pensée orignale

(Nous suggérons) aux instances gouvernementales (...) une loi cadre sur la gestion de l'éducation par et pour les francophones à tous les niveaux. Il est temps que le gouvernement de l'Ontario remette aux francophones la destinée de leurs institutions d'enseignement.

Rapport de la Commission consultative sur les services collégiaux en français dans le Nord de l'Ontario



l'ORIGNAL DÉCHAÎNÉ

le journal des étudiants et étudiantes de l'Université Laurentienne

volume 4, numéro 5 - mercredi 14 novembre 1990

La commission Bourdeau recommande la création d'un collège français dans le Nord

Le NPD aura-t-il le courage de ses convictions ?

Le voilà enfin, le rapport que tout le monde attendait. Le rapport de la commission Bourdeau sur la prestation de services en français a été rendu public le vendredi le 2 novembre dernier. La Commission recommande "qu'un collège autonome de langue française soit créé dans le Nord de l'Ontario dans les plus brefs délais".

Alain Harvey

La conclusion à laquelle en est venue la commission ne surprendra personne puisqu'il était aisé de voir comment la communauté franco-ontarienne ne se satisfaisait plus du statu quo. Ce qui peut étonner, par contre, c'est l'unanimité avec laquelle les intervenants se sont prononcés pour la création d'un collège homogène de langue française. Près de 300 mémoires furent présentés par des intervenants de tous les milieu: des Chevaliers de Colomb de Val-Rita-Harty aux étudiants de plusieurs écoles secondaire, à la firme d'avocat Bourgeault, Nadeau, Brunelle, au "Hearst Skidders Association"... En tout, 5000 personnes ont soit écrit un mémoire, soit donné des témoignages, soit signé des pétitions pour dire d'une seule voix qu'il est temps que les francophones cessent d'être traités en citoyens de seconde classe. Il est temps que nous puissions être maîtres de notre destin grâce à des institutions que nous gérons et qui répondent à notre réalité.

Dans leur mémoire, les Néo-Démocrates, par l'entremise leur porte-parole Richard Allen (maintenant ministre des Collèges et Université), ont déclaré "Dans ce mémoire, nous disons essentiellement que la communauté francophone du Nord (...) est en droit d'obtenir la création d'un collège autonome francophone.". Espérons que leur conviction exprimée à l'époque où ils n'étaient que l'opposition officielle saura se refléter dans des mesures concrètes, maintenant qu'ils ont le pouvoir de tenir leur promesse.

Les Franco-Ontariens auraient-ils décidé de changer le cours de l'histoire en commençant à finalement se rallier derrière les projets nécessaires au plein épanouissement de leur communauté? Serions-nous sur le point d'arracher les couteaux qu'on a pris plaisir à nous planter dans le dos pendant si longtemps?

Prenons exemple sur cet exercice de concertation auquel toutes les sphères de la vie du Nouvel-Ontario ont pris part. D'autres questions importantes pour la communauté sont présentement sur la planche. À nous de nous faire entendre avec cette même voix unanime qui nous donnera peut-être un collège de langue française avant longtemps.

A l'assaut de l'Université franco-ontarienne, des garderies francophones, des conseils scolaires homogènes de langue française. Le mur de Berlin est tombé. Aujourd'hui, rien n'est impossible!

À la Brunante 1990

Nouveaux talents épatants!



Cinq shows, quatre heures de musique, pour sept dollars. À la Brunante, on en a pour notre argent ! Les invités de marque de cette année étaient Marcel Aymar et les Last Dash.

Samedi soir, les francophones de Sudbury et d'ailleurs (comme, par exemple, l'Orignal Ontario - meuh!) qui aiment la musique d'ici se sont retrouvés à la Brunante. Ils et elles ont eu droit à une variété de spectacles, passant de la musique rock à la comédie.

La formule de la Brunante est gagnante : elle fait connaître de nouveaux talents dans des conditions techniques impeccables, puisqu'ils partagent la scène avec un artiste professionnel invité. La sonorisation était exceptionnellement bonne et les artistes ont pu se montrer à leur meilleur. IL faut féliciter l'équipe de la Nuit sur l'étang qui maintient cette belle tradition sudburoise d'animation et de respect de la relève musicale.

Le groupe *Exyl* de Sudbury a fait vibrer l'auditoire de ses sons rock, tandis que les *Fils du Nord* nous ont fait rire aux éclats avec leur spectacle d'humour.

Le groupe *C'est à not' tour* de Hawkesbury a interprété plusieurs chansons populaires bien connues, et l'animateur de la Brunante '90, *Robert Poisson*, un étudiant de la Laurentienne, nous a fait rire, en plus de nous interpréter, en un moment plus sérieux, ses belles compositions à la guitare.

Pour clore la soirée, le magnifique *Marcel Aymar* et son groupe *The Last Dash* ont présenté une musique entraînante et bourée d'émotion, au bel accent cajin.

Un des groupes de la Brunante pourra présenter son spectacle à la Nuit sur l'Étang. Au moment d'aller sous presse, les organisateurs n'ont pas encore choisi le groupe gagnant.

Mystère!

Qui de l'École des Sciences de l'Education porte atteinte à la liberté d'expression?

Bien que tous les étudiant-e-s maîtres aient été en stage pendant les deux dernières semaines, les copies de *l'Orignal déchaîné* distribuées à l'école des Sciences de l'Education se sont volatilisées en un clin d'oeil! Il faut croire que certains petits lutins s'amusent à les dissimuler dans des endroits moins "visibles"...

C'est une situation qui dure depuis très longtemps. D'ailleurs, l'an dernier *l'Orignal déchaîné* a reçu une lettre des étudiants de l'École des Sciences nous demandant pourquoi leur journal n'était jamais distribué dans les couloirs de leur édifice... cela alors que nous avons toujours distribué des piles de journaux à plusieurs endroits dans cet édifice.

L'Orignal déchaîné lance l'appel à tous les étudiant-e-s et professeur-e-s de l'École des sciences de l'éducation : trouvez-nous les vidangeurs et nous les dénoncerons! Entre temps, nous nous réjouissons de voir que notre journal bouleverse les idées préconçues de quelques personnes au point où ils ou elles s'abaissent à jeter notre journal aux poubelles... Au nom de la liberté d'expression et de la liberté de la presse, nous ne lâcherons jamais!!!

l'équipe de *l'Orignal déchaîné*

Ceux et celles qui ont rendu possible ce cinquième numéro :

A la fabrication de séries de mots intelligents : Alain Harvey, Jacques Michaud et Marcel Noël, Didier Kabagema, Stéphanie Edwards, Natalie Melanson, Claudine Moïse, Julie de la Riva, Muriel Usandivaras-Mili, Bitawa Mujembere, Geneviève Ribordy, François Boudreau, Marie-Noël Shank et Normand Renaud, Bernard Lafrenière et Jacqueline Demers
Au collage de papyrus ciré sur des grosses pages : Marie-Noël, Geneviève, Nicolas Ducharme, Normand, Luc Comeau, Didier, Natalie, Christine Tellier
Au dessin, comme le vendredi après-midi à la petite école : Nicolas
Aux livres comptables : Pierre J. Perreault, le gardien du trésorignal
Aux envois aux abonnés (l'êtes vous?) : Sandra Lee Dowse
Au processus selon lequel on relève les fôtes et on trouve le bon format pour les articles : Natalie, Normand, Geneviève
A la dactylographie des séries de mots intelligents dans l'ordinateur: Sandra, Marie-Noël, Natalie, Geneviève

Meuhrci à toutes et à tous!

Notre prochain numéro, le dernier avant Noël, sortira des marais le mercredi 28 novembre. La date de tombée pour les articles et annonces est le mercredi 21 novembre. On attend ta contribution!

COURRIER ORIGNAL

Quand l'Université Laurentienne décide de détruire sa propre réputation

Inscrivez-vous au programme fantôme !

Le 19 septembre 1990, trois étudiants vietnamiens arrivent à l'Université Laurentienne en provenance de Paris où ils étaient diplomates. Ces trois jeunes gens avaient choisi de rompre leur carrière diplomatique avec la ferme intention de s'instruire en Sciences politiques, dans le cadre du programme de maîtrise que leur promettait l'Université Laurentienne.

Jeannot Ruzima

Ces étudiants étaient bel et bien inscrits à l'Université Laurentienne en Sciences politiques, un programme fictif pour lequel le bureau du Secrétaire général avait émis une lettre d'admission.

Quelques heures après leur arrivée à l'Université Laurentienne, ils se rendent compte qu'ils viennent de commencer un long voyage incertain. Il n'y a pas de chambre disponible en résidence pour eux.

Un profond désarroi

Alors commence l'horreur. Il n'existe pas de programme de maîtrise en Sciences politiques à l'Université Laurentienne. Pourtant ces jeunes hommes sont en possession d'une inscription en bonne et due forme. Que s'est-il passé ? Une erreur de secrétariat ? On n'en sait rien. Mais il est évident que ces trois étudiants ont du mal à tenir le coup. Ils ne savent ni quoi faire ni où aller. Ils sont plongés dans un profond désarroi.

Il leur est alors suggéré d'aller voir ailleurs si la marchandise promise par l'Université Laurentienne peut leur être livrée. Commence donc un autre voyage vers Ottawa. Nos amis vietnamiens s'en vont et gardent un souvenir inoubliable de leur séjour à l'Université Laurentienne.

On sait que l'Université Laurentienne *prend part à la* course au recrutement d'Étudiants francophones. Pourquoi cette envie d'accroître l'effectif des Étudiants francophones pour des programmes insatisfaisants et qui n'existent pas?

Signez la pétition de l'École de Service social

Pour parer aux crises

Les étudiant-e-s de l'Université Laurentienne sont dépourvu-e-s de services répondant à leurs besoins en situation de crise: stress, détresse et harcèlement sexuel.

Conseil des étudiant-e-s de l'École de Service social

Tout récemment, une étudiante de notre institution a été victime de ce manque de services, et malheureusement sa sortie de secours a été le suicide.

Nous, les étudiants de l'École de service social, avons pris conscience qu'il est trop tard pour sauver cette vie, mais nous croyons fermement que si tous/tes les étudiant(e)s de l'Université Laurentienne prêtent main forte, il sera alors possible d'arriver à une solution afin de prévenir qu'une telle tragédie se reproduise.

La tâche revient donc à nous, cher(e)s étudiant(e)s de l'Université Laurentienne de faire bouger l'administration, afin d'améliorer les services offerts aux étudiant(e)s. Au cours de cette semaine, les étudiant(e)s de l'École de service social vous encouragent fortement à venir signer leur pétition, au Grand Salon.

Merci d'avance.

L'équipe de l'Orignal déchaîné offre ses condoléances aux parents et aux proches d'Adrienne Dicy.

40 ans au Carrefour

Tirer la Ste-Catherine

À l'occasion du 40ème anniversaire du Carrefour francophone de Sudbury, le centre présentera une journée d'activités pour la Ste-Catherine, soit le 25 novembre 1990.

Pendant cette journée, on célébrera une messe, et on assistera aussi à de nombreuses représentations dont celle du Pépère Cam, et d'une troupe de danse folklorique de Timmins.

La tire de la Ste-Catherine et l'entrée seront gratuites. Ne vous gênez donc pas! Si par contre, vous ne pouviez pas vous y rendre, il y a de la tire en vente à la réception. Régalez-vous!

Pour d'autres renseignements, communiquez avec Lise Lamothe au 675-6493, poste 115.

HORAIRE

11 h Messe à la chapelle - Fête du Christ Roi
13 h Spectacle : Pépère Cam (conteur)
14 h Spectacle :"Les Amis qui dansent" de Timmins (danse folklorique)
15h Spectacle : Julien de Grammont (chansons) *(à confirmer)*
15h30 Spectacle du Club Santé Danse

Cantine, vente d'artisanat, tire gratuite.
Entrée libre.

Conférence de Mme Lortie, présidente de la Cité Collégiale

La Cité donne l'exemple

Mme Andrée Lortie, présidente du nouveau Collège de langue française d'Ottawa, fut la conférencière invitée à la réunion annuelle de l'ACFO-Nipissing, le dimanche 4 novembre. Plus de cent personnes étaient présentes à cette rencontre pendant laquelle Mme Lortie a parlé de son expérience à l'établissement du premier collège autonome de langue française en Ontario.

Jacques Michaud
Marcel Noël
Collectif pour le Collège du Nord

La Cité Collégiale a ouvert ses portes en septembre 1990 à Ottawa. Selon la présidente, on prévoyait initialement 1800 étudiants. Le chiffre actuel d'étudiants inscrits à plein temps est de 2300. Des campus secondaires furent aussi établis à Hawkesbury et Cornwall.

Un milieu familier

Selon Mme Lortie, le collège doit s'intégrer au développement économique, social et culturel de la communauté. Le secteur privé cherche une collaboration avec le collège et une source de service et d'expertise.

Les étudiants francophones qui ont choisi de s'inscrire à la Cité collégiale l'ont fait afin de poursuivre leurs études en français dans un milieu de vie plus familier. La vaste majorité (plus de 65%) proviennent de l'est de l'Ontario, avec près de 25 à 30% du Québec et seulement 4% du Nord de l'Ontario.

Pour établir un collège français du Nord, d'après Mme Lortie, nous devrons faire face à trois défis:

L'excellence: les programmes doivent viser la préparation des étudiants au marché du travail en Ontario. Ceci comprend une compétence en anglais, et des programmes orientés vers les besoins du monde du travail. Ceci exige une pertinence des programmes et la formation sur mesure.

L'accessibilité: nous devons rejoindre les gens chez-eux, offrir des services de recyclage et viser une clientèle adulte par voie de points de services dans leur milieu immédiat.

Un partnership: avec la communauté, pour répondre à ses demandes de services.

Nouvelles qualités

Mme Lortie explique qu'un collège francophone peut aller chercher ceux et celles qui ne pensaient pas se rendre au collège et peut les former pour qu'ils puissent trouver des emplois.

Le milieu de vie français du collège doit être rendu accessible à tout francophone de la province. Le collège de langue française doit créer un dynamisme chez les étudiants qui n'apparait pas chez collèges dit bilingues. De cette façon, les jeunes francophones développent des qualités de leadership qui étaient réprimés auparavant.

Mme Lortie suggère qu'une approche corporative soit prise pour l'établissement d'un collège du Nord. "C'est pour toute la région". Elle termine en disant qu'un "réseau de collèges francophones est vital pour la survie économique des francophones de l'Ontario".

ÉDITORIGNAL

Rapport sur l'Université canadienne en France

Mort de Villefranche?

L'Association des Étudiant(e)s Francophones a reçu (enfin!) la version française du *rapport sur l'Université canadienne en France* (U.C.F.). Une lettre de monsieur Ronald E. Chrysler et de John Church, adressée à monsieur Charles Bélanger, recteur par intérim de l'Université Laurentienne, est ajoutée à ce document. Cette lettre est une sorte de post-scriptum aux aspects financiers du programme de l'U.C.F.

Didier Kabagema

Selon nos deux administrateurs, il y a eu une augmentation de 8% d'étudiants à l'Université Laurentienne en 1990, par rapport à 1989. Ils nous mentionnent aussi que les étudiants à l'U.C.F. seront au nombre de 122 et non de 200 comme ils le prévoyaient. Autrement dit, ils veulent nous faire comprendre que les dépenses de l'administration pour les heureux élus de Villefranche seront réduites en comparaison à l'an passé.

Chers administrateurs

Cependant la hausse du taux d'étudiants à la Laurentienne devrait entraîner une réglementation plus stricte envers les candidats que l'on peut accueillir. Nos chers administrateurs effleurent à peine cette question. Qu'en est-il des baraquements ("portatives") en piètre état, mal chauffés ou surchauffés qui, en principe, devaient être provisoires? Vous me direz que ces installations précaires sont à l'image de nos intérimaires, car elles n'en finissent pas de finir, mais le 8% de nouveaux étudiants n'y tiendront sûrement pas. Il est osé et même irrespectueux d'imaginer ces baraques remplies à se rompre d'une clientèle qui paye pour étudier!

Abandon de l'U.C.F.?

L'accroissement du taux d'inscriptions implique donc de nouveaux frais si l'on veut offrir les cours dans des conditions adéquates. De plus, il faudrait offrir un choix de cours plus fourni. Ceci sous-entend *de nouveaux professeurs* et surtout de nouveaux départements.

Pour rendre à César ce qui est à lui, nous soulignerons que messieurs Chrysler et Church admettent que le programme de l'U.C.F. pourrait être annulé dans une période relativement courte sans perturber l'année universitaire des étudiants en France. Ils ajoutent aussi que même si l'Université économisera, les subventions qu'elle reçoit resteront identiques.

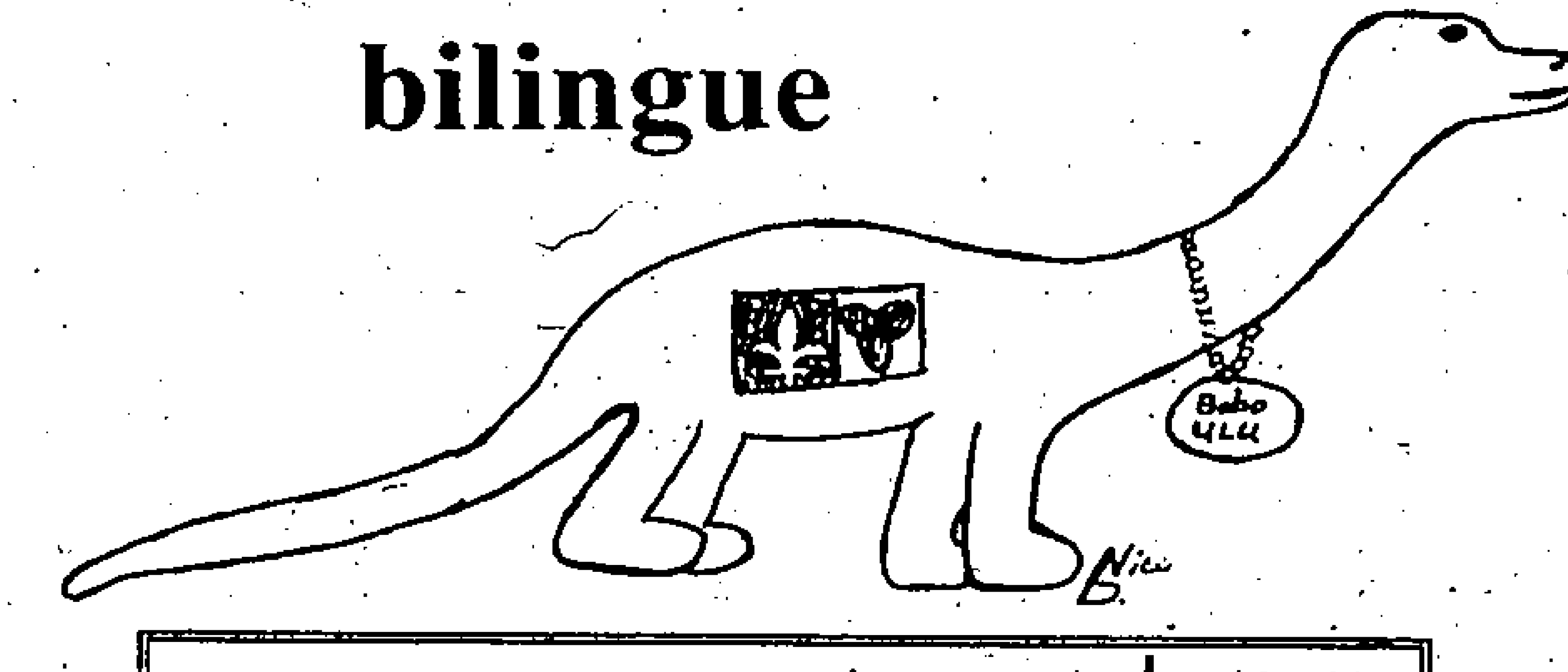
En déclarant que "l'abandon du programme de l'U.C.F. serait nettement avantageux...", nos administrateurs ne nous feront jamais croire qu'ils ont inventé la poudre. La trivialité de leur conclusion n'a d'égale *que sa lapalissade*.

Schizophrénie

Ils essayent de se dépêtrer d'un engagement risqué: la continuation du programme de Villefranche. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que l'U.C.F. est une création contre nature qui offense nos baraquements qui prennent l'eau. C'est un pied de nez à l'endroit de nos handicapés insatisfaits par la Laurentienne et enfin, le résultat d'une administration frisant une schizophrénie collective. La solution est donc d'y mettre un terme et le plus tôt possible.

L'université française: c'est le temps

L'extinction imminente du dinosaure bilingue



"Dinosaure bilingue": *espèce en voie d'extinction qui se retrouve en Ontario, surtout dans la région de Sudbury.*
Musée des Minorités

Il est temps de mettre fin aux torts de l'assimilation. Le dommage créé par l'influence de la majorité anglophone est rendu à un niveau où la survie de la langue et de la culture française est menacée. Si vous sentez que vous avez un mode de vie que vous aimez et qui mérite d'être protégé, appuyez la réalisation d'un rêve qui n'a jamais été aussi proche d'être une réalité. Il nous faut carrément une université francophone.

Stéphanie Edwards

Ceci semble être une simple conclusion logique dans un système éducatif qui offre le primaire, le secondaire et un nouveau collège entièrement français. Il pourrait y avoir entre 4 000 et 6 000 inscriptions à temps partiel et à temps plein à cette université francophone, soit plus que la population de la Laurentienne. Le collège francophone, qui avait prévu accueillir entre 1 800 et 2 000 étudiants, en a reçu 2 400 dès sa première année d'existence, ce qui reflète la demande concrète pour ces services.

Le manque de programmes est aussi reflété dans le marché du travail où il existe une pénurie de professionnels qualifiés capables de fonctionner en français, professeurs inclus. Nous ne pourrons cesser de chercher nos professionnels hors de la province que lorsqu'on offrira un nombre suffisant de programmes dans notre propre région.

Il est évident, et non seulement dans le domaine de l'éducation, que les besoins des francophones sont ignorés par le système bilingue. L'université, institution privée, est exclue de la loi 8. La plupart des programmes sont conçus dans le but de servir les anglophones qui, de leur côté, se servent des francophones pour créer l'illusion d'une augmentation du nombre de programmes en général.

Un dinosaure étouffant

La Laurentienne étouffe sous le poids du dinosaure bilingue. Cette vieille bête blesse les étudiants anglophones aussi bien que les francophones. Nous avons tout simplement à examiner le taux de réussite au test de compétence linguistique, soit seulement environ 30%, pour souligner les problèmes qui existent dans chaque groupe linguistique.

Dans une université où chaque groupe aurait un nombre suffisant de cours, financé par son propre budget, il en résulterait plusieurs bénéfices, d'une façon naturelle et non pas fabriquée. Par exemple, les tensions présentes entre les deux factions qui luttent pour les mêmes ressources seraient éliminés. Les difficultés provoquées par les problèmes linguistiques s'amélioreraient certainement, car toute l'institution vivrait dans la langue qu'on cherche à préserver. Ceux qui suggèrent que les tensions se multiplieraient n'ont qu'à examiner les écoles secondaires françaises comme preuve de la présence d'une entente, d'un respect et d'une vie scintillante sur le plan culturel.

Il faudrait ajouter qu'il est presque impossible de transmettre une culture dans un milieu bilingue. La preuve est que seule une autre institution canadienne, l'Université d'Ottawa, tente cette expérience, dans un pays dit bilingue. Le succès de celle-ci peut être attribué au fait qu'il y a de nombreux Québécois qui traversent la rivière pour étudier dans la capitale.

L'exemple européen, l'Université belge de Louvain, a dû s'admettre défaite après que les deux groupes concernés, Wallons et Flamands, y compris les ecclésiastiques, ont fini par se jeter l'un et l'autre dans la Dyle dans un éclat final de frustrations.

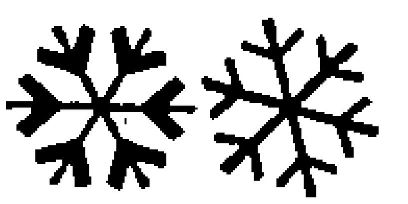
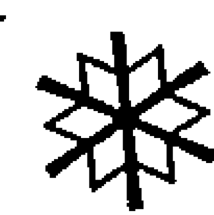
C'est le temps d'agir

Avant qu'on arrive à une situation semblable, il nous faudra sérieusement, soigneusement et logiquement examiner la situation qui nous est présentée. Le temps de l'action est arrivé. Nous avons tous une responsabilité face aux jeunes de demain, la responsabilité de faire notre part afin de leur assurer une éducation sans aucune barrière linguistique, et de leur donner la possibilité de s'engager dans une profession, ce qui est le droit de tous et chacun: finalement une chance de succès.

Comment s'y prendre pour aider la cause? Premièrement, il est nécessaire d'obtenir une charte universitaire, nécessaire si l'on veut recevoir de la province les fonds nécessaires, puisque chaque université en Ontario est traitée en tant que corporation privée. Pour réaliser cette étape, il faut l'appui de toute la francophonie de la province. Ceci sera accompli par les professeurs et les étudiants qui à leur tour doivent communiquer les demandes des francophones aux ministres. Il faut alors inonder ceux-ci de lettres et de journaux.

Les torts de l'assimilation ont été mis en évidence depuis trop longtemps. Donnez la chance au succès linguistique et culturel des deux langues. Car chaque groupe souffre de ce dangereux dinosaure bilingue.

Climat et administration



Beau temps, mauvais temps

Chers étudiants, soyez fiers d'avoir une université qui n'a de mots d'ordre que le travail au prix de tous les périls. Après la tempête de neige qui a débuté le lundi 5 novembre dernier, nous avons officiellement eu classes le jour suivant. Précisons que cela concernait ceux qui pouvaient s'y rendre! N'est-ce pas le plus beau respect de la parole biblique: "Tu travailleras à la sueur de ton front"?

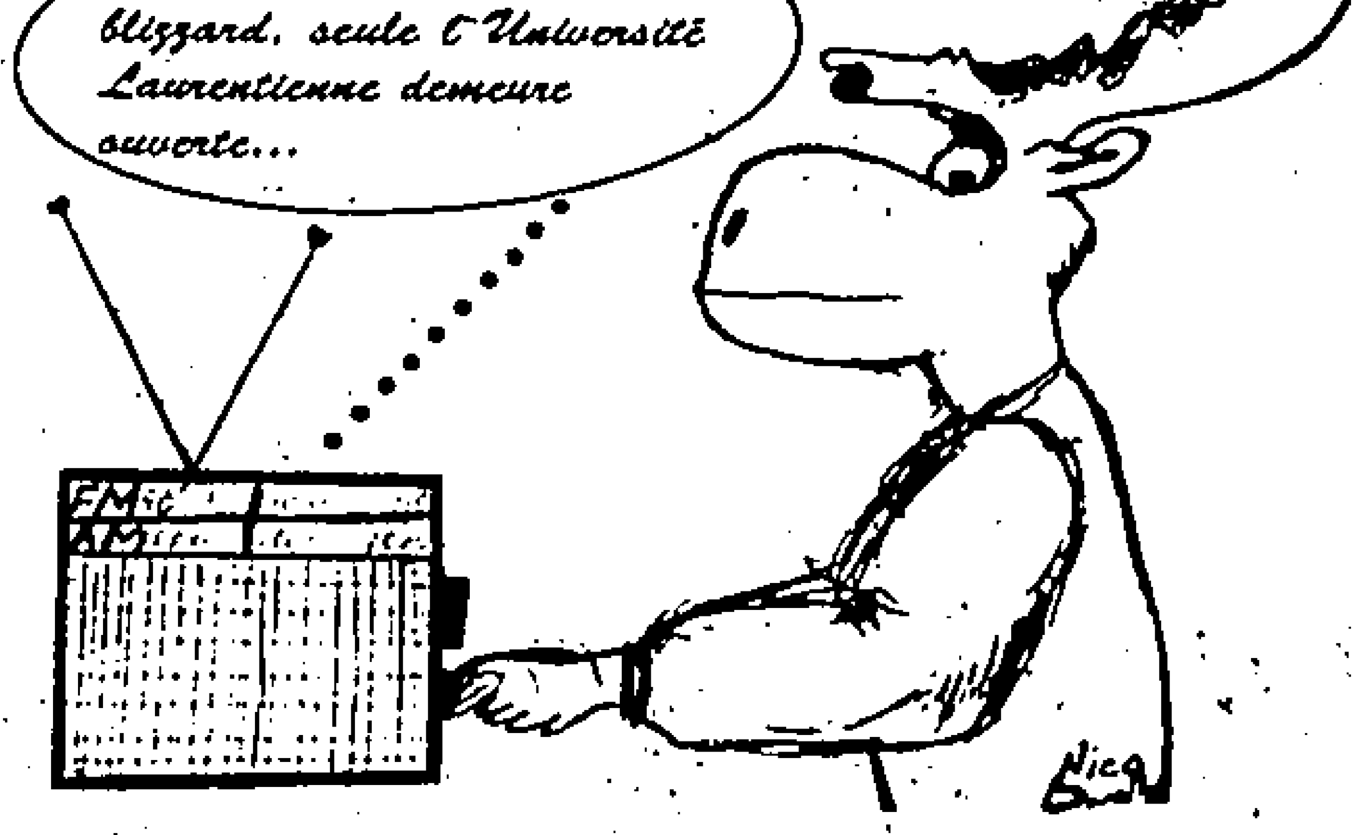
Didier Kabagema

Si vous voulez connaître la logique de cette décision, il n'y en a pas. Les autres institutions scolaires ont annoncé au moins quelques heures de fermeture afin de permettre aux machines municipales de déblayer les routes principales de la ville. Notre université dont la devise est de faire rayonner la Lumière et la Vérité ne s'est pas souciée des étudiants consciencieux qui se sont rendus à l'Université pour ne pas rater leurs leçons. Ainsi, au risque de leur vie, de jeunes conducteurs ont dû respecter les ordres de nos administrateurs. Et tout cela parce que leur chère institution ne veut pas faire comme les autres.

Singularité ou irresponsabilité

Je préfère penser que c'est par besoin de singularité que la Laurentian a suggéré à ses étudiants de défier le temps. D'autres qualifieraient cette attitude d'irresponsabilité notoire envers sa clientèle. Personnellement, je me contenterai de souligner le manque de coordination dans cette approbation muette du sacrifice d'étudiants zélés sur l'autel de l'intellect. En effet, la Bibliothèque ne s'ouvrit le mardi 6 novembre qu'en fin de journée! Et la cafétéria a fonctionné au ralenti l'avant-midi!

Cette mauvaise synchronisation m'oblige à douter de l'efficacité de l'appel au travail lancé par nos dirigeants. De qui se moque-t-on ? Les professeurs eux-mêmes n'ont, pour certains, pas mis les pieds sur leur lieu de travail et cela pour des raisons fort compréhensibles. Nous prendrait-on pour les kamikazes des années 90? Ou alors quelqu'un de l'administration se prend-il pour le Néron contemporain. Pour chercher l'inspiration, il aurait du haut du onzième étage ordonné de lâcher sa communauté dans une tempête aveugle pour le plaisir de quelques lubies!



Je déplore énormément le manque de raisonnement cohérent chez nos cadres de l'édifice Parker. Ce n'est pas parce qu'ils vivent avec l'incertitude de demeurer qu'il faudrait marquer leur passage d'un sceau funeste. Je conclurai en disant que l'ordre d'ouverture de l'Université le mardi 6 novembre se situe entre l'irresponsabilité qui est un sérieux défaut et la bêtise qui est une tare.

Étudiants d'histoire:

À vos fourchettes!

Un repas de Noël aura lieu le 6 décembre au Cedar Hut pour tous les étudiants d'Histoire ainsi que pour tous leurs professeurs.

Les billets seront en vente au prix de $20.00 au bureau des Étudiants aux Études Supérieures, salle A-205, Édifice des Arts.

Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec le bureau.

Si vous voulez participer, achetez vos billets dès que possible!

On va avoir du "fun" !!

La Plume Libre

Relique

Au nom du Père
et du Fils
et du
Saint-Esprit... Amen.

Fermez vos livres.
Regardez au tableau.
Ne mâchez pas de gomme.
Taisez-vous.

Maintenant, avancez.
Ne traînez pas vos pieds.
Ne les levez pas trop haut non plus...
Marchez nor-ma-le-ment.

--"Madame, why did my parents send me here?"

Le petit Poucet

Ateliers de planification de carrière

Choix



Le Centre de développement des talents a à votre disposition de nombreux "outils" qui peuvent vous aidez à faire des choix de carrière personnels ainsi que de nombreux autres services utiles pour tout étudiant qui a besoin de conseils particuliers.

Des ateliers ont été mis sur pied afin de conseiller les étudiants sur une variété de sujets tels que la description des compétences, la préparation du curriculum vitae, la recherche d'un emploi, les tests de préférences personnelles, etc...

Un groupe de 5 à 8 personnes peut s'adresser au Centre de développement des talents, G7, rue des étudiants ou au 673-6506.

Le programme d'ordinateur "CHOIX" est un autre moyen par lequel vous pouvez apprendre à mieux vous connaître ou encore, faire un choix de carrière. Si vous êtes intéressés, communiquez avec le Centre.

La Commission constitutionnelle

À QUAND LA REVOLUTION LAURENTIENNE?

Dans le journal *Le Devoir* de la semaine dernière, l'éditorialiste Jean Éthier-Blais a traité de la Commission constitutionnelle qui est chargée de définir l'avenir du Québec. Il note le fait qu'il n'y a aucun intellectuel québécois au sein de cette Commission mise sur pied par Bourassa.

Didier Kabagema

En effet, celle-ci n'est composée que de financiers et d'affairistes politiques aux ambitions démesurées. Il dénonce le manque de représentants de la classe ouvrière, des autochtones (surtout après Kanawagé), de minorités visibles qui forment ensemble le Québec de demain.

Sauveurs providentiels

Les intellectuels, dit Jean Éthier-Blais, sont les penseurs de notre société qui poussent leurs réflexions vers la clarté et recherchent la vérité. Contrairement à eux, les hommes d'affaires et les politiciens veulent plaire et apparaissent de nos jours comme nos sauveurs providentiels contre la récession dont on parle tant. Il poursuit en soutenant qu'avec des marionnettes à la Commission constitutionnelle du Québec, l'avenir de la belle province est déjà étouffé dans l'oeuf. Et cela engendrera un surcroît de tension révolutionnaire chez les Québécois déçus d'attendre une indépendance renvoyée aux calendes grecques.

En faisant un parallèle que seul un lecteur attentif me permettra, nous assistons à un phénomène comparable dans notre université. Il est légitime de se demander pourquoi le comité de sélection du recteur ne comprend que des membres actifs au sein de l'Université Laurentienne? Que deviennent les représentants de la communauté sudburoise? Le choix d'un recteur ne doit pas être une affaire strictement réservée aux universitaires. Les autorités de Sudbury et ceux de la région du Nord-Est devraient pouvoir participer aux réunions (si secrètes) de sélection d'un recteur.

Un éléphant blanc

Aux dernières nouvelles, ils ont annoncé sans vergogne au Sénat qu'ils avaient accouché d'un éléphant blanc. Ces messieurs et dames du Comité discuteraient-ils du sexe des anges? Non satisfaits de leurs tergiversations multiples, ils viennent de suggérer de demander à des professionnels de les aider à choisir le prochain recteur. Et ceci dans la plus grande discrétion possible. Les étudiants et les citoyens de Sudbury, pour la plupart, n'en ont bien sûr eu aucun écho. Nos administrateurs concoctent ainsi des intérimats multiples dont chacun d'entre eux tire profit.

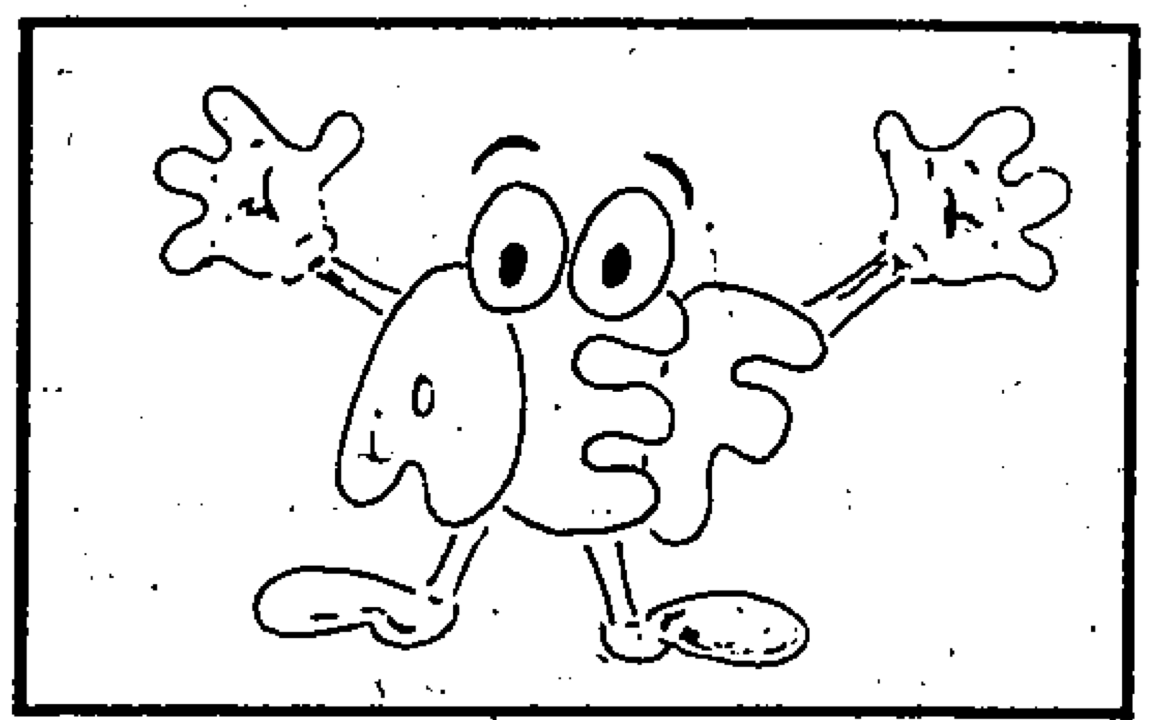
Le Québec, qui se rendra compte un jour de l'atmosphère viciée de sa commission constitutionnelle, se révoltera à nouveau. Quant la Laurentienne percluse de bureaucratie s'éveillera-t-elle enfin de sa torpeur presque légendaire? Le ras-de-marée salvateur est-il pour demain? Je vous en laisse seuls juges.

Chronique AEF

Des cannes pis du hockey

Didier Kabagema

Il est de mon devoir de rappeler à l'ordre les comités du Sénat qui envoient à l'Association des Étudiants Francophones une correspondance en anglais. La langue de Shakespeare est sûrement riche et prospère pour ceux qui l'honorent mais nous désirons lire en français. J'attirerai l'attention plus particulièrement sur le Comité de la Planification académique qui, dans son compte-rendu, a omis (si omission il y a) de spécifier que notre représentante s'est retenue de voter car elle ne comprenait pas le sujet sur lequel il fallait le faire et qu'elle tient, par principe, à recevoir ses documents en français.



Campagne de conserves

Il y a une campagne de Noël de boîtes de conserve à l'Université Laurentienne pour le "Inner City Home of Sudbury". Si vous déposiez de la nourriture en conserve à l'Association des Étudiants Francophones, ceci aiderait énormément ceux qui sont dans le besoin. Merci beaucoup.

Hockey

L'Équipe de hockey de l'A.E.F. de cette année s'est formée en collaboration avec celle des Sciences de l'Éducation. Nous sommes bien heureux d'annoncer cette collaboration entre les francophones de l'Université Laurentienne. L'équipe a déjà disputé trois joutes et elle en gagné deux. La troisième fut un match nul. L'équipe de l'Éducation-A.E.F. a blanchi l'équipe S.S.R. Heat avec 14 buts contre 1 et la S.S.R. Devils avec 18 buts contre 6. Le match nul avec les U.C Hounds s'est terminé avec 4 buts contre 4. Pour de plus amples renseignements, veuillez contacter l'Association des Étudiants Francophones, à l'Entre-Deux, salle C-306.

Quilloween

Tournois de quilles... un succès!

Le 28 octobre 1990, il y a eu un tournoi intra-muros de dix quilles à Holiday Lanes. L'événement était divertissant tout en étant amusant pour tous. Les équipes gagnantes étaient les suivantes: en première place "Slumber Party", en deuxième place "Flash" et en troisième place les "Tracksters from Hell". Puisque le jeu intra-muros avait pour thème l'Hallowe'en, les gens les meilleurs costumés étaient les suivants: en première place, Guylaine Gauvin, en deuxième place, Paul St-Pierre, et en troisième place, Kevin Marcotte.

Un grand merci à tous les participants et à tous ces marchands de la région de Sudbury qui nous ont donné de nombreux prix, et qui ont aidé à rendre le jeu intra-muros de dix quilles un succès: Holiday Lanes, Donut Café, LOEB IGA, Four Star Sports, National Video, Pro Am Sports, Tangles, Food City, Pizza Hut, Square Boy, Records on Wheels, Casey's, Burger King, McDonald's, Dairy Queen, Bélanger Lincoln Mercury, Grandma Lee's, Yogen Früz, Rosery Florist et le centre d'éducation physique.

BRAMEMENTS D'HIVERS

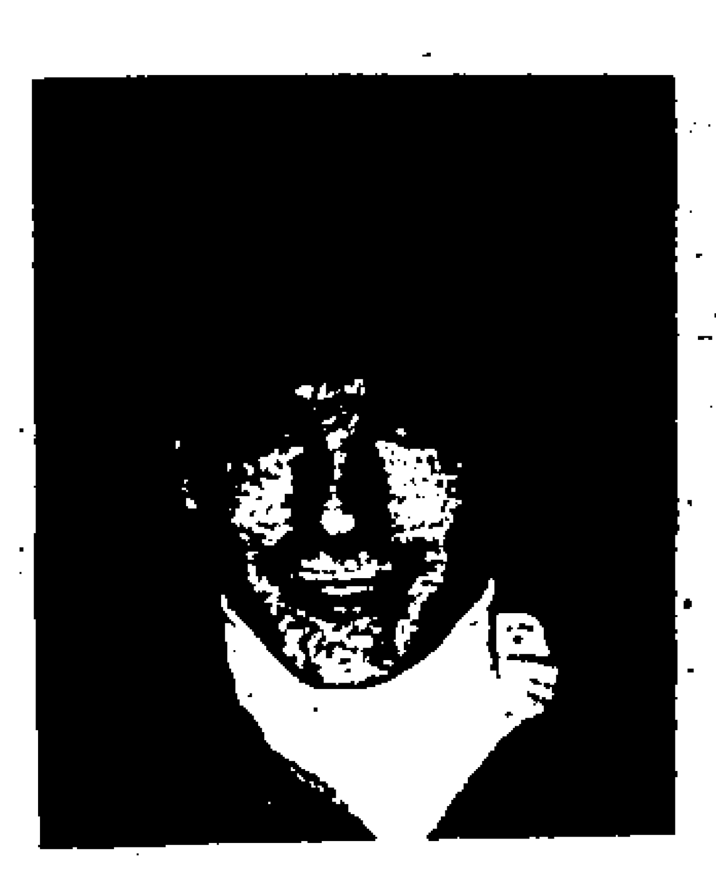
Quossé tu penses?



Propos recueillis par Marie-Noël Shank

L'Orignal, tout empanaché, a sondé les étudiants:

Si tu pouvais être n'importe où en ce moment, où serais-tu, et pourquoi?



Luc Rodrigue
1ère année
Histoire

Je voudrais déménager au Québec afin de garder ma langue, et parce que leur attitude (celle des Québécois) est très différente de celle du reste du Canada. J'serais très confortable dans une telle atmosphère!



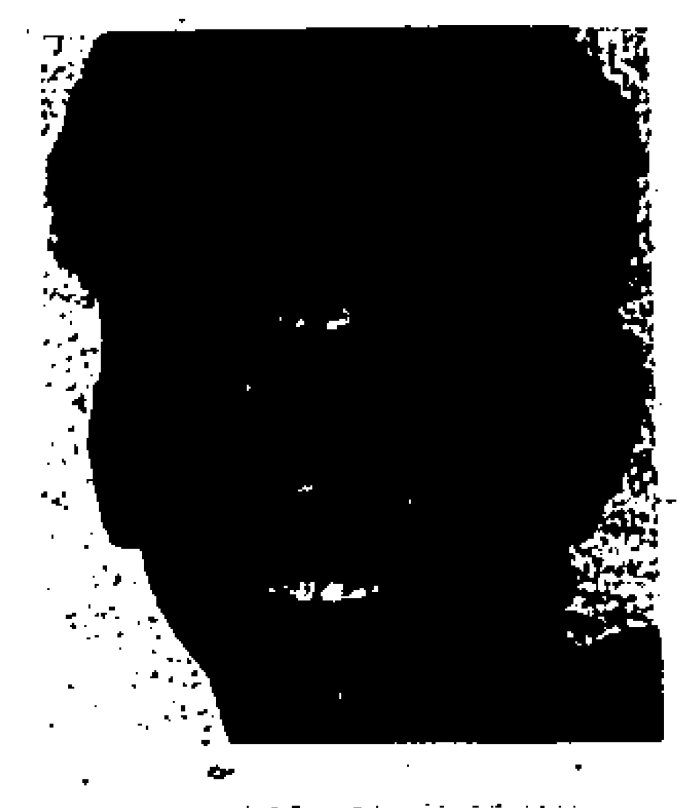
Susan Sabourin
3e année
Commerce

Je voudrais être dans mon futur parce que ça voudrait dire que j'ai fini mes études et que la pression d'une 3e année de Commerce est enfin passée!



Pascale Ribordy
3e année
Biologie

Je serais à Rio parce que ça voudrait dire que le semestre est fini.



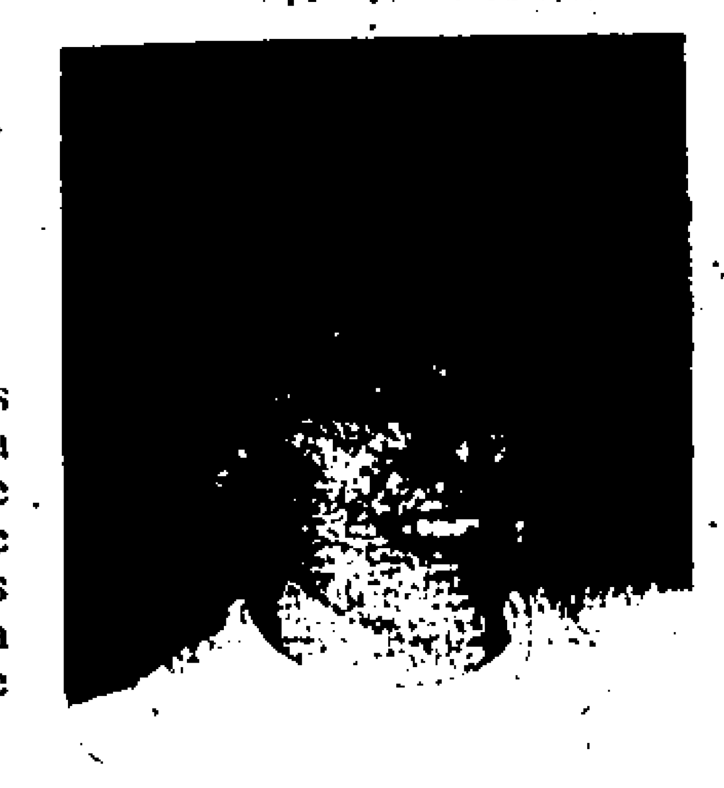
Sylvain Leclerc
1ère année
Commerce

Dans mon lit en train de dormir!!!



Daniel Portelance
1ère année
Biologie

J'aimerais être dans l'Antarctique, là où la température est plus propice pour étudier l'effet de serre ainsi que les "trous" dans l'ozone, afin de faire avancer la technologie en ce qui concerne l'environnement.



Lynn Lambert
1ère année
Service Social

Je serais en Floride, où il n'y a pas de neige, comme ça je ne resterais pas prise (dans la neige).

Avis important aux étudiant-e-s

Carte d'identité avec photo de l'Université Laurentienne

Où: G6, rue des étudiants

Heure: 13h à 16 h

Date: Mercredi, 14 novembre, 1990

Coût: 5.00 $

S'il vous est impossible de vous y rendre, vous pouvez fixer un autre rendez-vous en communiquant avec Noreen au 673-6597.

Le renouvellement de l'autocollant est disponible au coût de 2 $ au bureau du Directeur des Services, L1025 (édifice R.D. Parker)

Critique de film: *White Palace*

Et ils vécurent heureux...

White Palace est une histoire classique avec un thème classique.

Natalie Melanson

Susan Sarandon joue Nora, une divorcée de 43 ans un peu maganée par la vie, l'alcool, et ses conditions de vie dans la classe ouvrière. James Spader, alias Max, fait partie, à 27 ans, de la bourgeoisie juive de St.Louis, et est déchiré par la mort tragique de sa femme. Malgré les lois de la nature qui voudraient empêcher l'union de ces deux, Nora, avec toute la passion et la joie de vivre qui survivent à sa misère, arrive à séduire le beau Max qui ne peut s'empêcher de tomber passionnément amoureux d'elle, non sans quelque résistance.

Comme on peut le prévoir, il a peur de la présenter à ses proches, et avec raison; la rencontre, lorsqu'elle a lieu, est désastreuse: tout le monde est gêné, les uns trop défensifs, elle à la fois offensive et défensive. Désespérée et lucide face à l'impossibilité de leur union, elle quitte tout et tous. Et comme dans tout bon film d'amour, il finit par quitter sa vie pour rejoindre celle qu'il aime pour vivre heureux pour toujours.

Rôles bien joués

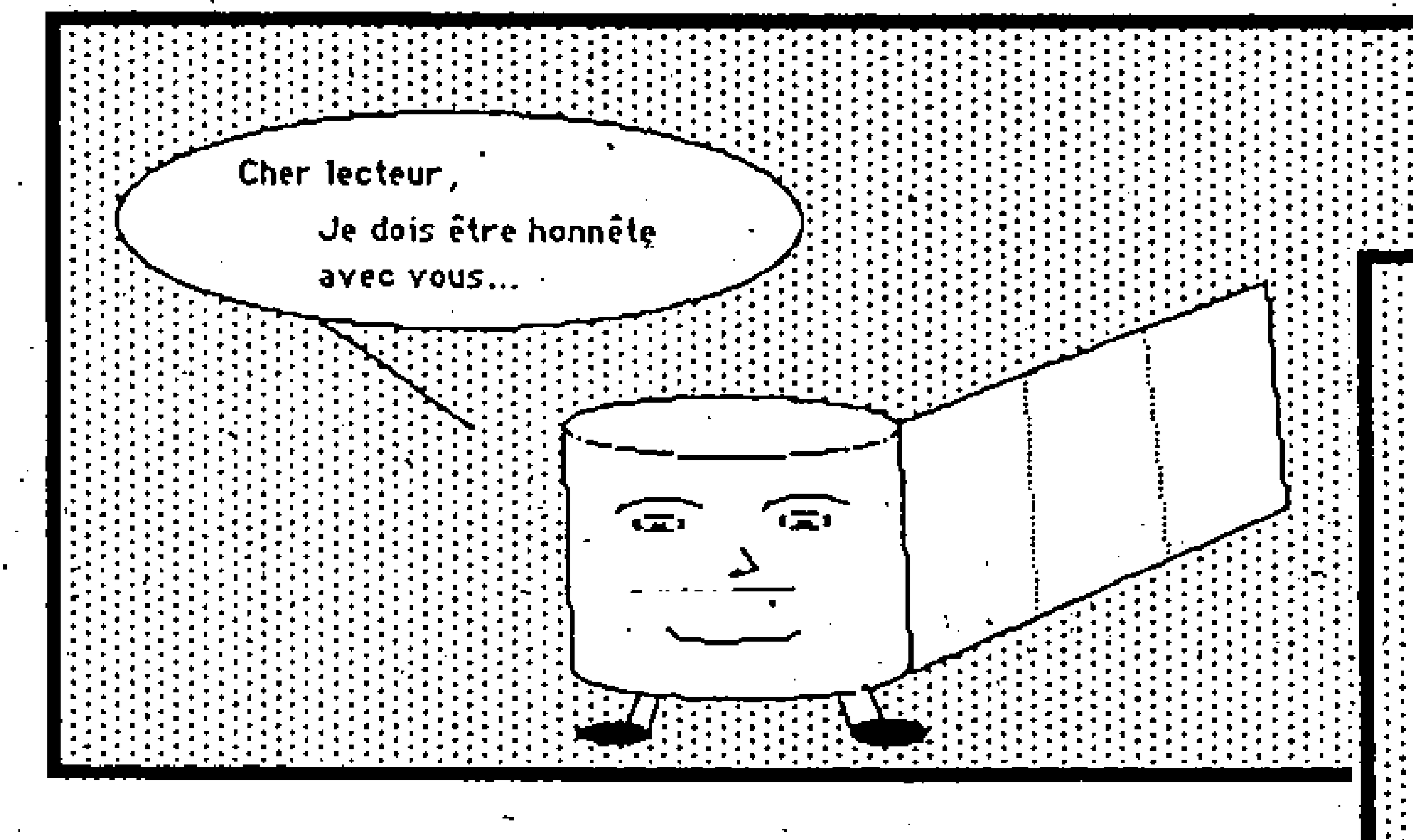
Somme toute, les personnages sont très bien joués. Susan Sarandon incarne de façon convaincante cette serveuse de la classe ouvrière dans toute sa passion, sa vulgarité et sa franchise. James Spader est le beau jeune bourgeois, pas plus. La soeur clairvoyante, jouée par Eileen Brennan, est un personnage intéressant, pas trop présente pour enlever sa crédibilité au film, mais juste assez pour nous rappeler la mystique de sentiments qu'on ne peut expliquer. Enfin, c'est un film pas mal qui, comme tant d'autres, exploite le mystère de l'amour qui va à l'encontre des règles établies.

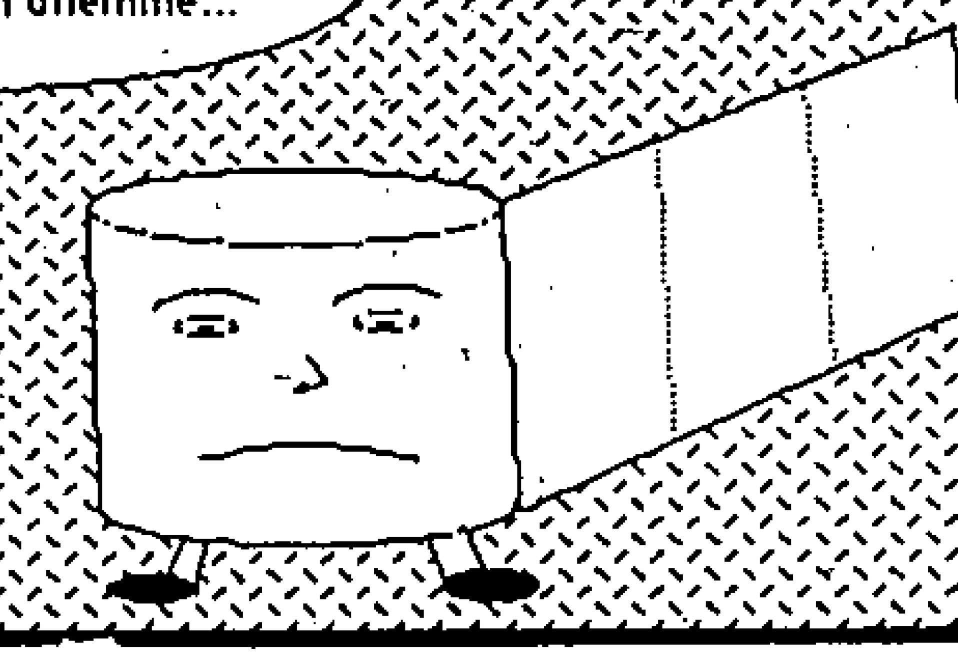


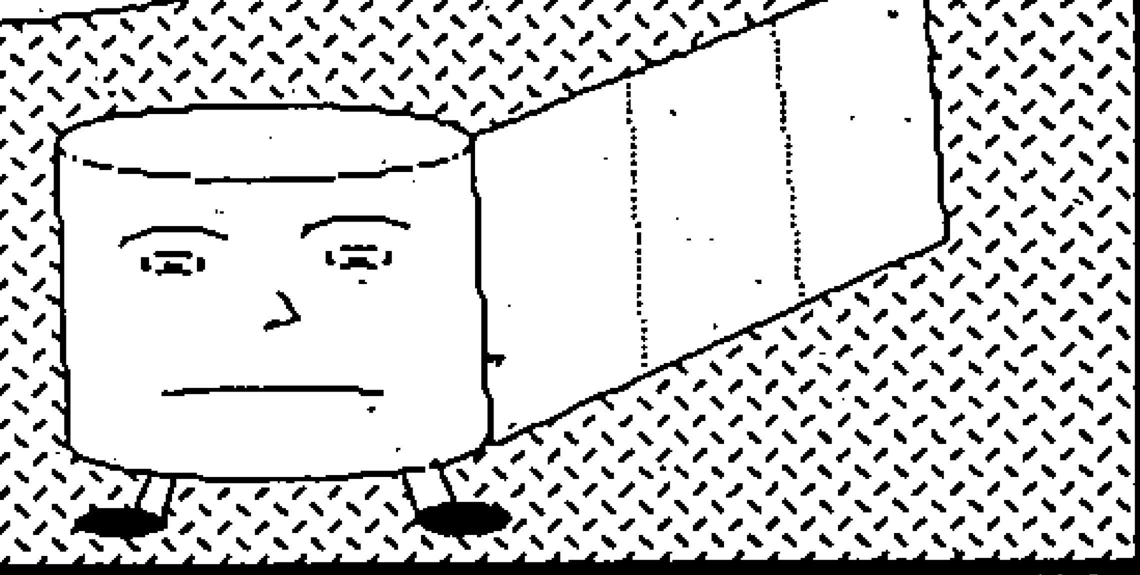
HUMOURIGNAL

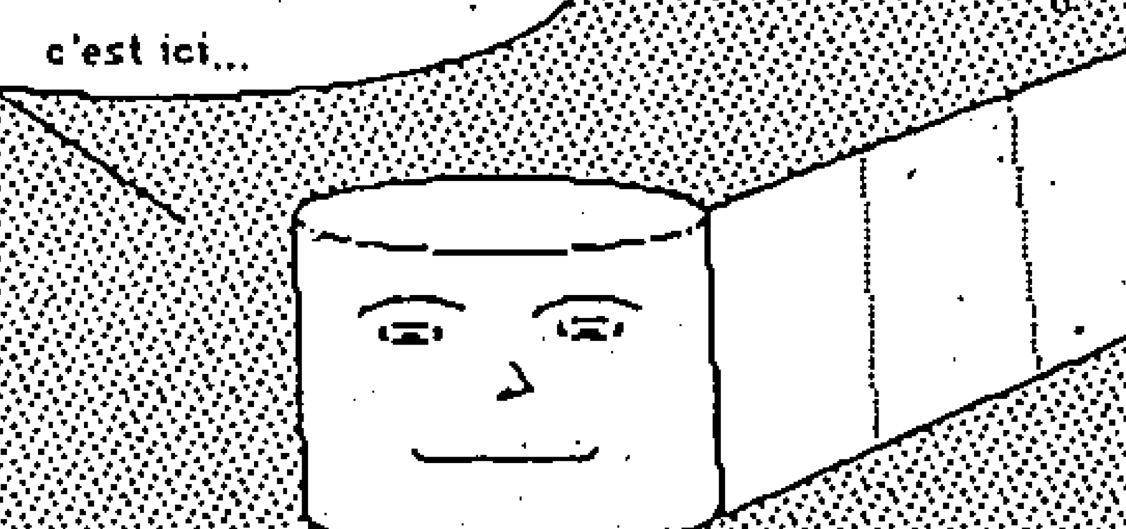
LE DISCOURS DU TRÔNE

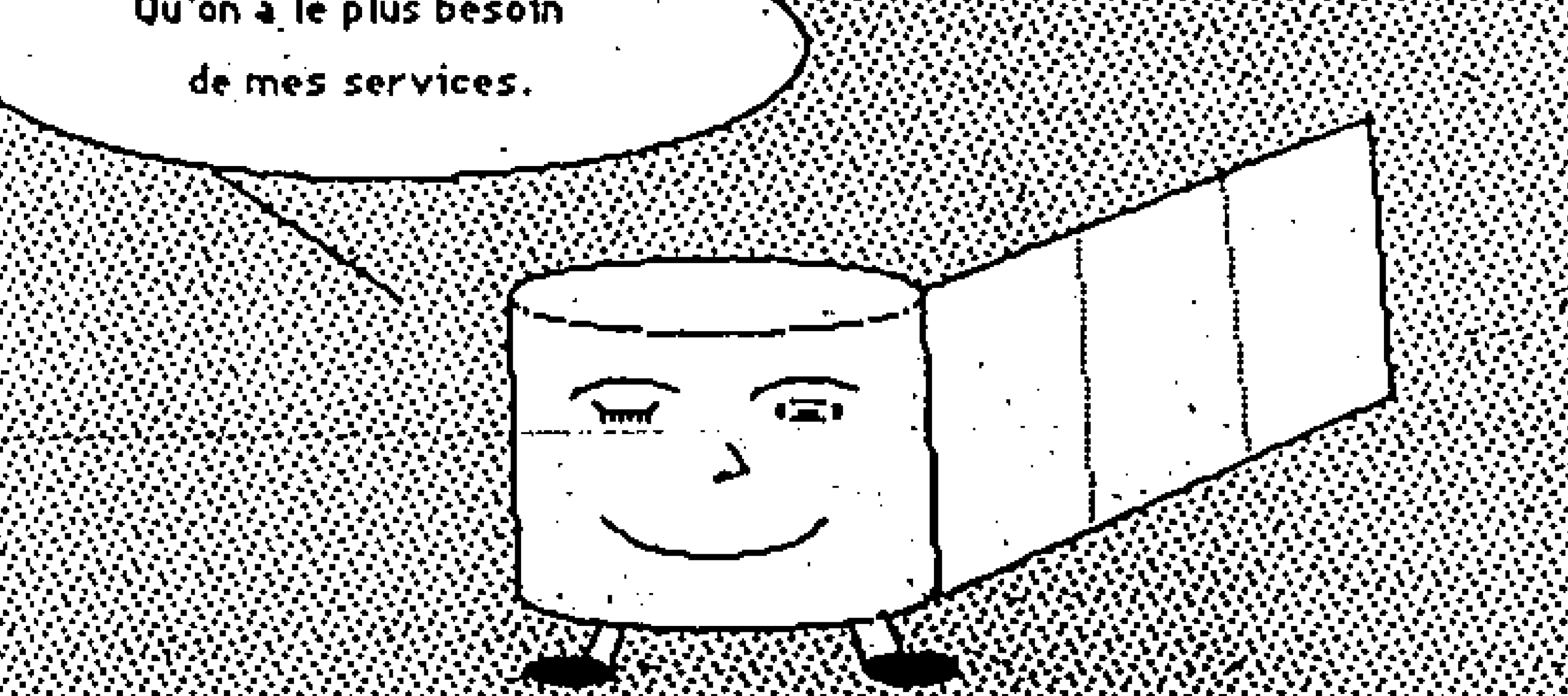
mettant en vedette l'honorable Marcel Lebrun, orateur de la Chambre de Bain











DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO: une toute nouvelle bande dessinée!

Shows franco-ontariens en France

Impressions sur le Festival de Limoges

Cris et Blues, le spectacle du TNO était au Festival des francophonies de Limoges ce mois d'octobre, au coeur de la France, dans cette région de pluie et de mets délicats.

Claudine Moïse

Deux mondes portés par la même langue, l'Ontario français et la France, se téléscopent et la fusion de l'un et de l'autre met à nu nos inexorables différences. Étrange sensation. Le spectacle commence, Jean-Marc Dalpé en bon pédagogue explique la ville de Sudbury, le paradoxe de l'homme invisible. Le public poli et encravaté ne comprend pas tout mais applaudit, satisfait. Il doit trouver ça exotique, comme dit Yves-Gérard Benoit. De toute manière, au delà des mots, la musique crée un lien universel. Marcel Aymar est éclatant; avec sa voix rocailleuse et profonde, avec son corps immense, désarticulé par moments, il impose encore une fois sa présence, sa force. Finalement, au bout de l'Ontario comme au fond de la vieille France, *Cris et Blues* reste "un crisse de beau show" comme dirait un ami à moi.

Accent occitan

Limoges, c'est la rencontre des continents, un immense et troublant brassage de cultures avec comme point de ralliement une langue française aux facettes chatoyantes. *Le petit Maugein et le baobab*: un conteur de par chez nous, Claude Alranq, à l'accent occitan très marqué (vous voyez comme Claude Nougaro), *vit* des histoires africaines de E. Dongola et Papa Samba Diop. C'est l'Afrique face à elle-même, sans complaisance. Miqueu Montanaro avec son accordéon et ses flûtes, et Konombé Traoré avec son balafon, sa cora et son djembé offrent en harmonie une musique aux sonorités uniques. Se mêlent alors dans un accord parfait des cultures, des musiques méridionales et africaines pourtant si éloignées les unes des autres. Dans le respect des expressions particulières naît un spectacle nouveau, une véritable rencontre.

Mais je m'interroge aussi; certaines pièces de théâtre, perçues avant tout comme contestataires, ne se cantonnent-elles pas dans un univers clos, prisonnières davantage du message qu'elles portent que d'une recherche artistique innovante? *Placers* d'Elie Stephenson est sans aucun doute un beau spectacle, agréable à regarder, mais la forme naïve de la pièce - caractéristique du théâtre d'outre mer, désigné (à tort peut-être) comme un cliché - et la critique systématique et sous-jacente de la société guyanaise, société de classes, de couleurs, de colons, ne met-elle pas un frein à une création renouvelée? Une telle pièce, toutefois, dit aussi le malaise de la francophonie et met à jour le fossé entre ces peuples francophones encore en voie de libération et d'épanouissement, et la France bien protégée qui, d'un sourire tendre et indulgent, regarde le spectacle.

Douleur franco-ontarienne

Il faut sans aucun doute qu'un certain théâtre francophone explore de nouveaux domaines, se nourrisse de valeurs plus personnelles et intimes; cela sera quand le peuple qui l'engendre aura vaincu ses propres terreurs, ses cruelles oppressions ou s'en servira pour les dépasser. Telle a été l'évolution du théâtre québécois et le chemin que semble emprunter le Théâtre du Nouvel Ontario. La dernière pièce de Marcel-Marc Bouchard, *Soirée bénéfice pour ceux qui ne seront pas là en l'an 2000*, est loin de faire le jeu d'un peuple, le Québec, en quête de lui-même, mais se veut balade onirique, drôle, tragique, écologique, universelle. *Cris et Blues* aussi est avant toute chose, poésie et musique, saveur des mots et saveur des sons, avec en toile de fond la douleur des Franco-Ontariens.

Le Festival de Limoges, au-delà des difficultés financières et politiques, permet aux artistes francophones de prendre la parole et d'être entendus. Les spectacles sont de plus en plus nombreux, les spectateurs aussi. Puisse ce succès avoir des échos hors des frontières françaises. Il serait finalement absurde qu'une pièce réunionnaise, sénégalaise, franco-ontarienne soit plus appréciée et reconnue au coeur du Limousin que dans son pays d'origine....

De fil en aiguille

Du cousu main...

Pénélope attendait Ulysse en faisant puis défaisant sa tapisserie; Madame Fortin (Hélène Dallaire), elle, attend le sien en faisant de la couture et raccommode tant bien que mal sa vie tout en rêvant à un avenir meilleur pour sa cadette Carole (Madeleine Paquette-Azzola).

Muriel Usandivaras-Mili

Sur un plan incliné naviguent la mère et la fille confrontées à celui dont on parle mais qu'on ne voit jamais, le père. L'ombre d'un chapeau et d'un manteau accrochés à une patère indique sa présence à la maison. À ce signal, les deux femmes se taisent et attendent en frissonnant. Le père, dans cette pièce, un mal (mâle?) nécessaire (?), est vu seulement à travers le dialogue des deux femmes, la petite qui ne comprend pas, qui questionne et la mère qui temporise, qui étouffe, qui s'abstient.

Le tyran

Quand le ton brutal de la petite devenue adolescente arrache à sa mère ce cri: "tu ressembles à ton père!", nous assistons à une remarquable composition de Madeleine Paquette-Azzola. Elle s'assied lentement sur un escabeau, le dos vouté, les bras en avant; la lumière baisse sur son visage durcissant ses traits, et c'est d'une voix basse et rauque qu'"il" fait une nième scène à une famille terrorisée. Dialogue pitoyable et triste où les quelques répliques de la mère sont noyées dans l'insulte et les imprécations.

Face à ce tyran domestique, la mère et la fille tissent des liens de solidarité jusqu'au départ de la seconde pour l'université. La découverte fortuite d'une boîte de "pilules" dans sa valise permet aux deux de parler de "ça": de leur première nuit. Peu de changement d'une génération à l'autre...!

Après le départ de sa fille, la mère s'émancipe, prend un cours de personnalité, rencontre un monsieur qui en a, lui, de la personnalité! Mais elle estime qu'il est trop tard pour elle et concentre ses espoirs sur sa fille qui revient pour lui annoncer son mariage. Cette fois-ci c'est la bonne! La mère n'aura pas souffert en vain, sa fille sera heureuse!

Et ça recommence...

La pièce se termine comme elle a commencé: Carole mariée récemment a reçu sa première gifle; à sa mère indignée, elle tentera de l'excuser avec les mêmes mots que Mme Fortin employait jadis pour parler de son mari. Et quand sa mère lui conseille de partir sans plus attendre, Carole répond tout simplement qu'elle aime son mari.

Banale histoire de femmes terrorisées, vaincues, battues d'avance. On serait tenté de dire comme certains "elles doivent aimer ça!" si on oubliait le mot de cette féministe française: "les femmes n'aiment pas être battues; elles aiment tout simplement celui qui les bat!"



De fil en aiguille

Une pièce bien cousue

Samedi, le 3 novembre dernier, a été jouée la dernière présentation de la pièce *De fil en aiguille*. Quelle soirée pour les amateurs de théâtre! L'ovation qu'ont reçue les deux comédiennes a certainement été méritée.

Julie de la Riva

La pièce traite de la culpabilité. Mme Fortin (Hélène Dallaire) vit dans un monde clos par l'autorité suprême de son mari. À la longue, la peur présente dans le foyer est transmise à sa fille Carole (Madeleine Paquette-Azzola). Elle-même, ayant appris de ses difficultés familiales, est certaine de ne jamais devenir victime, d'agressions psychologiques. Qui aurait pensé qu'elle accepterait le traitement violent que lui fait subir son mari ? Ce piège est transmis de génération en génération.

La pièce cherche à conscientiser les spectateurs au sujet de ces abus. Quitter son conjoint est une décision très difficile à prendre. Comme me l'a fait remarquer Madeleine Paquette-Azzola, une personne n'apprend pas de ce qui lui est dit mais de ce qu'elle a vu pendant toute sa vie. Se défaire de ces patrons pour en créer des nouveaux, c'est se diriger vers l'inconnu. La peur d'une femme peut être tellement forte qu'elle accepte son sort.

Chez nous

En effet, cette pièce est bien réaliste. Elle a bien su représenter la situation de trop de familles. À Sudbury, Geneva House a reçu 900 femmes souffrant d'abus psychologiques et/ou physiques (ce chiffre ne tient pas compte des appels téléphoniques et des cas non-rapportés). Dans les derniers 5 ans, une augmentation de 5% de ces abus a été ressentie à Toronto.

En assistant à cette représentation, certains se sont rendu compte qu'ils étaient chanceux de ne pas avoir connu cette expérience, et plusieurs ont revécu ce drame. "Il est important d'en parler entre femmes de ces problèmes, souligne Mme Paquette-Azzola, pour qu'elles sachent qu'elles ne sont pas seules." C'est ce que de nombreuses femmes ont découvert ce soir-là.

Térez Montcalm à la Salle d'urgence du Carrefour francophone

Comme une barre de jack

Entrevue réalisée par
Marie-Noël Shank et
Normand Renaud

L'Orignal déchaîné: À la Nuit sur l'Étang, on t'a présentée comme une artiste de l'Alberta. Mais tu me disais que c'est un peu ça, puis pas ça en même temps.

Térez Montcalm: Je suis allée travailler deux ans en Alberta, mais maintenant je suis retournée à Montréal. C'est de là que je viens. J'avais commencé un peu à Montréal, mais j'arrivais pas à vivre de ça. Ce que j'ai fait en Alberta, c'est que je suis allée en tournée avec une troupe de théâtre. Je faisais la musique. Pis, la deuxième année, j'en ai profité pour monter mon propre spectacle. Je l'ai présenté à Vancouver, Victoria, un peu en Ontario. Puis j'ai travaillé beaucoup. Ça m'a donné le temps de réaliser que c'était vraiment ça que je voulais faire. Pis quand j'suis arrivée à Montréal, je suis arrivée pareil comme une barre de jack, comprends-tu ? J'étais sure de mon affaire!

OD: T'étais pas sûre de vouloir le faire avant ça?

TM: Oui, mais tu sais, pour se diriger dans cette carrière-là, tu le fais pas à peu près, tu le fais pas par accident. Moi, j'étais pas capable de me concentrer sur ma musique puis de travailler dans un bureau en même temps. Y'en a d'autres qui peuvent le faire, faire de la musique et étudier ou faire autre chose en même temps, mais pas moi. J'étais pas capable. Donc ça m'a pris un certain temps pour me lancer vraiment, pour monter mon spectacle et foncer finalement.

OD: Comment as-tu fait pour te donner une voix aussi rauque?

TM: Ben., j'ai bu pis fumé pas mal quand j'étais jeune. Ça doit être pour ça. Je bois plus asteure, mais... je pense pas que je pourrais devenir plus rauque que ça! Mais j'ai jamais forcé pour me donner cette voix-là. C'est venu tout seul.

OD: D'où est-ce que ça te vient, le goût de chanter, puis surtout le style que tu as quand tu chantes?

TM: Quand j'étais jeune, mon frère m'a montré des accords de guitare et ma mère m'amenait dans des concours d'amateurs. Moi, j'suis le bébé de cinq enfants. Ma soeur, la plus vieille des enfants, écoutait du Brel, du Presley. Mon frère était plus jeune, il écoutait du Johnny Winter, du Hendrix, du Santana. J'ai eu des influences très-variées, très ouvertes.



Salut orignal de David Gelfand et Térez Montcalm !

Piaf, Brel et Aznavour

OD: Dans ton spectacle, tu fais plusieurs versions de grandes chansons françaises : du Piaf, du Brel, du Aznavour. Tu les prends et tu les jettes dans un tout autre style, très blues, très musclé, très rauque. Comment fais-tu pour réussir ces adaptations-là, pour faire marcher ces chansons-là d'une manière si différente par rapport à l'original ?

TM: Ça vient tout seul. Tout seul. Je cherche pas à changer les choses. Je les fais comme je les sens, avec le plus de sincérité possible. C'est pour ça que le monde aime ça. C'est la sincérité qu'ils entendent.

OD: Tu veux faire une carrière internationale. Quand les Français entendront chanter leurs grandes chansons classiques avec un "guts", avec un feeling si américain, ils vont freaker!

TM: Je le sens pas comme un "guts" américain, par exemple. Dans ma tête, les paroles sont françaises. J'admire Piaf, je fais ces chansons à ma façon, mais je pense pas américain en le faisant.

OD: Nord-Américaine, d'abord? Non? Moderne, d'abord.

TM: C'est ça. J'y vais en blues. En français.

OD: Ça fait longtemps que tu travailles avec David, ton bassiste?

TM: Quatre mois, à peu près. David, c'est le contrebassiste de Vic Vogel. C'est mon troisième contrebassiste. C'est dans ce format que j'aime travailler. C'est sûr que quand je vais faire un album, il y aura des pièces avec un band, un groupe. Mais c'est sûr aussi qu'il va y avoir plus d'une chanson qui sera seulement contrebasse et voix. J'aime ce son-là. Ma façon de jouer la guitare est très rythmique. Puis David, il fait la percussion, la ligne mélodique, et du rythme aussi. Ensemble, nous deux, on a un son complet. On n'a pas besoin de plus. Puis notre son est différent. Ça fonctionne, c'est apprécié.

David: Ça me donne beaucoup de place pour essayer des affaires que je ne peux pas faire quand il y a une guitare, des claviers, des percussions qui remplissent tous les trous. Le rôle du bassiste est limité à ce moment-là. Mais ici, je peux tout faire. Je peux jouer haut, jouer bas, frapper l'instrument... C'est un gros défi pour moi: c'est comme remplacer l'orchestre au complet. T'entends des affaires de batterie, de clavier, pis ça sort d'un seul instrument. C'est beaucoup plus intéressant.

OD: Où pourra-t-on voir ton show prochainement?

TM: On fait les Francofolies à Montréal, au Club Soda, le 6 décembre. Six mois plus tard, ce spectacle-là ira en Europe. Ça commence, les gros spectacles!

OD: Ton passage à la *Nuit sur l'Étang* a-t-il beaucoup aidé à te faire connaître?

TM: Oui. Ça m'a amené un contact avec Radio-Canada pour un phonogram, un disque compact.

OD: C'est donc vrai qu'on peut lancer des carrières de musicien à l'extérieur du Québec, qu'il y a de belles occasions, de bons moyens!

TM: Ben oui. C'est certain. Puis j'en connais bien d'autres qui prennent cette voie-là. Vous ne les connaissez pas maintenant, mais vous allez les connaître!

Exposition Norma Jean Kelly

Dieu est aussi féminin...

"L'art est un des moyens les plus forts pour s'exprimer", confirme Norma Jean Kelly, artiste sudburoise, qui expose présentement ses oeuvres de peinture à la Galerie du Nouvel-Ontario.

L'artiste croit que l'art, une tradition plus âgée que la Bible, exprime les caractéristiques mâles ou femelles de la force surnaturelle de Dieu. Par conséquent, Mme Kelly affirme que ses peintures reflètent sa façon de connaître Dieu. Ainsi, ses aquarelles témoignent du côté féminin de Dieu tout en revêtant un caractère particulier qui est à la fois doux, sensuel et révélateur.

Ses tableaux seront exposés jusqu'au 28 novembre 1990 à la Galerie du Nouvel-Ontario, du lundi au jeudi, à compter de 12h jusqu'à 17h. C'est à voir!

Le premier spectacle de la Ruche des Artistes

Venez Buzzzzzer!

La Ruche des Artistes est une organisation qui a pour but de promouvoir les artistes francophones de la région et d'encourager les jeunes et les moins jeunes à célébrer d'une façon régulière les talents de chez nous, soit en participant, soit en assistant aux spectacles donnés.

Bernard Lafrenière
Jacqueline Demers

Cet automne, La Ruche des Artistes commence sa 12e année d'existence. Mais elle se trouve désormais entre des mains fraîches et innovatrices, des coeurs débordants d'énergie, prêts à remettre sur pied cette organisation qui a longtemps joué un rôle important dans la communauté francophone de Sudbury.

La Ruche des Artistes vous invite à venir assister à son premier spectacle de la saison, "Buzzzzzons en Masse!", qui aura lieu le vendredi 23 novembre, à l'Auditorium Alphonse-Raymond, de l'Édifice des Sciences de l'éducation de l'Université Laurentienne. Les portes ouvriront à 19h00, et le spectacle débutera à 20h00. Vous y verrez des groupes musicaux tels qu'Exile, ainsi que des talents musicaux dont Alice-Anne Roy, Guy Matthieu, et plusieurs autres, de la comédie avec Conrad Messier sans oublier l'animateur Denis St-Jules. Ce sera une soirée folle, un super spectacle à ne pas manquer. Les billets seront en vente à $6.00 chacun, et il y aura aussi un bar payant. La Ruche des Artistes, en collaboration avec l'AEF, a organisé cette soirée pour vous tous, les francophones, jeunes et moins jeunes, et vous y attend. C'est un rendez-vous!

Si vous désirez faire partie de l'organisation de La Ruche des Artistes ou si vous désirez participer à un des spectacles en tant qu'artiste francophone de la région, vous pouvez nous contacter aux numéros suivants:
Bernard Lafrenière: 969-5136
Jasmine Demers: 674-0776

Les coopératives et le développement international

Croire en la coopération

Le mouvement coopératif trouve son origine en Grande-Bretagne avec la mise sur pied d'une coopérative de consommation fondée par les Équitables Pionniers de Rochdale. Beaucoup plus tard, l'Alliance coopérative internationale (ACI) a consulté des centaines d'associations coopératives à travers le monde entier, pour conclure que leurs principes étaient justes.

Bitawa Mujembere

Cependant Alphonse Desjardins n'a pas attendu les conclusions de l'ACI pour endosser les principes de la coopération internationale. À l'époque de la fondation des caisses, des coopérateurs européens lui ont fourni des informations et un appui moral qu'il a grandement appréciés. Quelques années plus tard, il a partagé son expérience avec les Américains et les anglophones du Canada, dont les institutions coopératives sont les Crédits Unions. Ainsi le mouvement des Caisses Desjardins est né dans un contexte de coopération internationale.

Desjardins international

La dimension internationale de Desjardins se manifeste aujourd'hui par les activités de la Société de développement international Desjardins (SDID) et par les relations institutionnelles qu'entretient le mouvement avec d'autres institutions dans le monde. Fondée en 1970, la SDID exerce actuellement son action dans une vingtaine de pays en Afrique (dont mon pays le Zaïre), en Amérique Centrale, en Amérique du Sud, aux Antilles et en Asie. Ce mouvement y appuie des projets en organisation coopérative et en développement institutionnel dans différents secteurs d'activités.

Desjardins est en outre associé à divers des organismes internationaux comme le Conseil mondial de coopérative d'épargne et de crédit, l'Union internationale Raiffeisen, la Confédération internationale du crédit populaire et l'Alliance coopérative internationale.

Au Nord et au Sud

Le mouvement coopératif est né dans les pays du Nord. Sa naissance est liée aux besoins qu'avait la population, qui s'était groupée pour former une entreprise dont elle est responsable.

Dans les pays de l'Est, nous connaissons des services coopératifs mis en place par l'État : les "Kolkhoze et Sovkhoze", qui sont en fait des entreprises d'État dont les membres sont des salariés. Jamais les membres n'ont touché leurs ristournes (profits), qui servaient à l'état financier des banques, à la constructions des routes, etc... En somme, la ristourne servait aux besoins du gouvernement. Structure mal conçue qui portait faussement le nom de "coopérative".

Le cas de l'Afrique

Dans le cas des pays en voie de développement, à savoir l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud, j'insisterai sur l'Afrique qui constitue un exemple concret pour moi.

D'abord, je note que ces pays ont hérité les systèmes coopératifs de leurs métropoles. Les colonisateurs, connaissant très mal les principes de la coopération en l'appliquant dans un contexte différent, ont contribué à un échec du mouvement coopératif dans certains pays du Sud.

L'Afrique d'avant

Je me souviens du temps où je faisais encore mes études primaires. Le soir, au moins deux fois par semaine, je restais auprès de mes parents qui évoquaient la vie de leurs grands-pères. En Afrique, on reconnaît bien qu'"un vieux qui meurt est une bibliothèque qui disparait." L'histoire africaine repose sur l'oral. Ceci veut dire que ce sont les vieilles gens qui réussissent à transmettre les histoires ou les événements passés à la nouvelle génération.

Suite à la page 11

Les prénoms du Mali

Fatimata et Mohamed

Au Mali, on me nommait Djénéba Diallo. Djénéba, nom du Coran, nom musulman, nom qui existe sous plusieurs formes: Djéné, Djénébou, Zénébou, Zaïnabou, Djéni...

Au Mali, on porte surtout des noms musulmans. Voilà des siècles que l'Islam imprègne peu à peu les structures existantes, et impose ses prières, ses croyances, sa société, sa polygamie, sa nourriture, jusqu'à ses prénoms. Ces derniers, adoptés en grande majorité par la population, sont ceux du Coran, quelque peu malienisés. Rares sont les noms bambaras, dogons, peuhls.... qui subsistent. Bizarres semblent les noms chrétiens.

Geneviève Ribordy.

Les prénoms sont attribués aux nouveaux-nés lors de leur baptême, sept jours après leur naissance. Pendant les sept premiers jours, l'enfant n'a pas de nom. Puis, il devient quelqu'un. Au baptême, le prénom est attribué de manière encore très traditionnelle, ce qui fait penser au mode d'attribution que l'on respectait en Europe voilà deux ou trois cents ans de cela.

Comme en France au XVIIe, lorsque les nouveaux Français recevaient le prénom d'un saint, les petits Maliens d'aujourd'hui reçoivent un seul prénom coranique. Comme en France, où les proches de Jésus avaient la vedette, Marie, Joseph, Jean..., au Mali, c'est Mohamed et sa fille aînée, Fatimata, qui nomment le plus d'enfants. En effet, rares sont les familles sans Mohamed ni Fatimata. C'est ainsi que tous les jours nous rencontrons des gens qui portent le même nom, parfois même oncle et neveu, cousins, mère et fille, co-épouse... Mais, au Mali d'aujourd'hui, comme en France d'hier, les populations ont développé des moyens pour différencier entre les différents porteurs du même nom. En France du XVIIe siècle, Jeanne était aussi un prénom très répandu, mais il était porté sous de nombreuses formes: Jehanne, Jeannie, Jeannette, Jane, Jeannine, Jeannotte, Jeanneton...

De même, au Mali, Fatimata devient Fanta, Fatim, Fatou, Fatouma ou Fatima, et Mohamed bénéficie d'encore plus de variations: Mohamadou, Mamadou, Mamoutou, Amadou, Madou, Adou... Le prénom féminin avec le plus de variations est sans doute Assetan, qui existe aussi sous les formes d'Aïssata, Assetou, Assa, Messitan, Maïssala, Messa, Aïsha, Aïshita, Assitan, Shata, Sheta... Pour les garçons, Ibrahim, avec ses modifiés, Brahima, Bréman, Biraman, Brééma, Biramou, Bouréman, Ibrim, et Bré remporte la palme.

Parmi les autres prénoms féminins les plus portés, il y a Hawa (Awa), Mariam (Mamu), Aminata (Ami, Aminetou), Kadidjatou (Kadi, Kadidja, Karia), Oumou, Salimata (Sali, Seli), Bintou (Binta, Binétou), Maïmouna (Maminé, Maminetou, Maïmouné, Mouna, Mouné), Adiara (Adiaratou, Azaro) et Safialou (Safitou, Safia, Sali, Saliétou).

Pour les prénoms masculins les plus fréquents, la liste est un peu plus longue: Abdoulaye (Abdou, Doulaye, Laye), Ismaïla (Soumila), Souléïmane (Souléman, Solomani, Solo), Dramane (Abdrahamane, Adou, Dra), Issa, Adama (Hadama, Adam, Adaman, Nostra), Youssouf (Youssou), Amidou, Kalilou, Moustaf (Sitafa, Moustafa, Tafa), Idrissa (Drissa), Lamine (Lamini, Lame), Seïdou (Saïdou, Chédou, Seïdoua, Sédinan), Yakouba (Yakou) et Moussa.

De plus, il y a des prénoms réservés aux jumeaux: deux garçons se nomment toujours Lassana et Fouséni, deux filles Founé et Wassa. On ne peut se tromper. Quand aux frère et soeur jumeaux, on les appelle Adam et Eve, Adama et Hawa. Ces deux noms peuvent servir par ailleurs.

Comme Adama et Hawa ont des équivalents français, un certain nombre de prénoms en ont aussi, du fait que ces prénoms proviennent du Coran, et que le point de départ du Coran est le même que celui de la Bible. Mariam et Marie bien sûr est évident, mais aussi Ismaïla et Ismaël, Issa et Jésus, Youssouf et Joseph, Ibrahim et Abraham, Yakouba et Jacob...

En France du XVIIe et du XVIIIe siècle, on a constaté que si les prénoms restaient stablement les mêmes, c'est qu'ils étaient puisés à la même source, et attribués de façon constante: en effet, les prénoms, attribués par le parrain et la marraine, étaient en grande majorité des prénoms familiaux. C'étaient les prénoms recyclés des parents, des grand-parents, des oncles, des tantes et des cousins.

Il en va de même dans la famille malienne d'aujourd'hui. La famille dans laquelle j'habitais comprenait quatre enfants. L'aînée, Maïssala, portait le nom de sa grand-mère maternelle, Fatim; celui d'une tante paternelle, la cadette, Salimata, celui de la mère du marabout familial et enfin, le fils, Mohamed Lamine, celui de son grand-père maternel. Il en va de même dans toutes les familles, ce qui explique aussi pourquoi certains des prénoms chrétiens que j'ai rencontrés me semblaient bien vieux: Célestine ou Basile, par exemple. Ils devaient provenir d'oncles ou de grands-parents.

Si les noms musulmans sont majoritaires, il existe quand même des noms traditionnels qui survivent encore, témoignant soit un attachement à la culture traditionnelle, soit que l'Islam ne soit pas encore entièrement adopté. En fait, surtout en milieu bambara, l'Islam est chose relativement nouvelle. C'est ainsi que quelques enfants portent des prénoms tels que Gno, Shio, Tin, Dasso, Niéba, Dioni, M'pénin et Gniéré pour les filles, N'ché, Sounougun, Gnànankoro, Dakoro, Da, Monzon, Mamari, Gnanan pour les garçons, prénoms qui n'ont plus de signification aujourd'hui. D'autres signifient quelque chose: les jours de la semaine sont attribués comme prénoms: Araba (mercredi) et N'ténen (lundi) aux filles, Kari (dimanche), Sibiri (samedi), Djouma (vendredi), Alamisa (jeudi) pour les garçons. Les aînés reçoivent un prénom qui rappelle leur rang: Niélé (1ère fille) et N'chi, N'golo (1er fils). Certains prénoms rappellent certaines caractéristiques de la femme: Boubouniéré, née dans la hutte, Gniérékourou, la grosse Gniéré, Dounanba, la grande étrangère, Dounanmuso, la femme étrangère, Morimuso, la femme marabout. Mais surtout, filles et garçons nés après plusieurs enfants décédés en bas âge, reçoivent des prénoms servant à conjurer le mauvais sort: chez les filles, Sounougun, tas d'ordure, Gnaman, ordure, chez les garçons, Djokol, vieux filet mauvais, Sekikoro, vieux panier, Dougakow, charognard, Tafin, celui qui part. Enfin, Gninanaman est vivant, il exprime la joie.

Ces prénoms ne sont que quelques prénoms bambaras encore portés aujourd'hui, et ils laissent deviner une richesse de la prénomination, richesse qui est maintenant étouffée par la culture musulmane. Cette intrusion musulmane est un changement qui est survenu sur plusieurs années.

En France, et partout en Europe, on a remarqué que l'introduction des doubles prénoms a été le point tournant de la diversification de la dénomination; à partir du XVIIIe siècle, on a commencé à attribuer des prénoms doubles, ce qui a permis de sortir des sentiers battus et d'ajouter aux noms traditionnels des prénoms originaux; puis la Révolution française a provoqué une rupture, la laïcisation poussée des prénoms et l'introduction de nouveaux prénoms; pendant le XIXe et le XXe siècle, le rapetissement des familles, et l'établissement de la famille nucléaire comme noyau fonctionnel, ont complètement transformé le mode d'attribution des prénoms. Désormais, on nommait l'enfant pour lui-même, et non pour la famille, d'un ou de plusieurs prénoms dictés par la mode.

Au Mali, il n'existe pour le moment que deux prénoms composés, Mohamed Lamine et Sory Ibrahim, mais ils ne pourraient être qualifiés de prénoms doubles, puisqu'ils ne constituent qu'un seul prénom. C'est à se demander si l'incursion de plus en plus présente du monde occidental et moderne dans la vie africaine changera l'attribution des prénoms. Allons-nous voir disparaître les prénoms traditionnels? L'attribution des prénoms selon une référence familiale cédera-t-elle le pas à la mode? Pour le moment, rien n'est moins certain. La vie est encore très traditionnelle, et la famille élargie tient encore une place primordiale. L'Islam non plus n'a pas encore perdu son emprise, bien que les sceptiques devant la religion se font de plus en plus nombreux.

Et puis, quoi de plus flatteur que de savoir un enfant nommé d'après soi? Là-bas, au Mali, il y a une petite Djénéba qui va naître bientôt. On me l'a promis.

Le mouvement du contenu et de la forme dans le jeu de mots

La culture et l'aculture

Dans le numéro précédent, je soulignais la nécessité d'apprendre du mode de vie des peuples amérindiens, de ce mode de vie qui valorise le respect de la terre et de la vie et des autres. Il doit être bien clair que cette prise de position n'implique nullement un retour au passé ou aux cavernes, pas plus que cela ne signifie que ces peuples aient développé un mode de vie idéal, un modèle à suivre.

François Boudreau

Cela indique simplement le besoin d'ouvrir notre esprit à la compréhension de l'autre, c'est-à-dire de s'ouvrir à l'idée qu'il est possible d'apprendre de l'autre pour, peut-être, comprendre que *la vie humaine est fondée avant tout sur la culture*, sur des manières de faire qui soient conformes à l'espèce humaine, et de comprendre que cette culture est transmise par la tradition.

Il est bien certain qu'il y a là un jeu de mots, car il nous est difficile de concevoir la signification exacte de l'affirmation que "la vie humaine est fondée avant tout sur la culture". Ne comptons-nous pas parmi les gens les plus cultivés de la planète? D'ailleurs, les événements récents en Europe de l'Est nous démontrent bien que nous avions maintenu la véritable tradition démocratique: c'est pourquoi ces peuples veulent reconquérir cette forme d'organisation politique qui est la nôtre. (Sommes-nous certains que l'attrait n'est pas plutôt économique?). L'initiative du président Bush nous démontre bien que l'intervention militaire dans le Golfe est une opération visant à préserver la tradition du droit international contre les émules du totalitarisme. (Sommes-nous certains que ce n'est pas pour sauvegarder les réserves de pétrole?). L'armée canadienne nous a bien démontré comment s'y prendre pour sauvegarder notre tradition démocratique menacée par les Warriors Mohawks, qui tenaient en otage des populations innocentes. (Sommes-nous certains qu'ils ne tentaient pas de sauvegarder un mode de vie, une tradition, contre un "neuf trous de golf", un élément de culture?) Voyons-nous le problème? Autrement dit, s'agit-il bien là de la tradition et de la culture occidentales?

Libéralisme et culture

Le libéralisme contemporain (puisque c'est lui qui dirige la destinée des peuples occidentaux), lorsqu'on le regarde de près, opère sur la culture une triple transformation. Il effectue d'abord un stockage de la "haute culture" dans les musées, les salles de concerts et les opéras, etc., et réussit à transformer cette réalité culturelle, ce savoir original en muséologie. Il confond alors le sens de la culture avec le sens de l'Art. Il relègue ensuite aux oubliettes la forme "artisanale" de la culture, ce savoir-faire particulier et caractéristique des peuples : le folklore, forme jugée inférieure, bâtarde et non significative en tant que porteuse de sens et d'instruction potentiels. Finalement, le libéralisme camoufle ou transforme l'essentiel de ce qui reste de la culture dans une forme mythique. Cette culture devient un fétiche. Le libéralisme marchandise, *rend chose*, la culture. Ne parlons-nous pas d'industries culturelles sans y voir de contresens?

Civilisation de la rupture

Alors, quelle est donc cette culture, ou cette tradition occidentale que certains aiment tant à entretenir et à nous présenter comme le modèle universel, le seul à convenir au qualificatif de "civilisation contemporaine"?

Un des aspects fondamentaux de la tradition occidentale réside dans sa capacité d'effectuer une rupture avec elle-même. En un sens, notre culture est anti-traditionnelle. N'est-ce pas ainsi qu'il faut comprendre ou interpréter, depuis la révolution copernicienne jusqu'aux hippies des années soixante, les nombreuses et incessantes transformations de notre culture? Le problème se pose lorsque l'on perd de vue l'objectif de la nécessité, pour notre culture, d'effectuer la rupture avec la tradition; conséquence logique du fait de fonder la tradition dans la rupture avec elle-même.

Bref, l'occident perd actuellement la capacité d'effectuer une rupture avec la tradition selon les termes que lui avait fixé cette culture, c'est-à-dire de faire une coupure tout en *conservant dans la tradition le sens de cette coupure*. C'est le renouveau constant de la culture contemporaine, l'idée généralisée du "disposable", du "non-refilable", de la culture maintenue hors de la tradition (le "c'est nouveau") qui pose aujourd'hui problème. C'est comme si la culture fonctionnait à la manière des moteurs dans l'idéal de la mécanique classique: la culture fonctionne aujourd'hui tel un mouvement perpétuel, sans frottement et sans résistance... dans le vide!

Y a-t-il là matière à dénoncer cette culture, ou du moins à souligner les dangers de la culture (l'aculture?) actuelle, à établir un lien entre l'effritement de la culture et la perte de sens du monde moderne, à associer cette perte de sens au développement sans fin du progrès? Y a-t-il matière à prendre position lorsque l'adéquation est faite entre la culture, le progrès et le développement scientifique; lorsque le "sustainable development" prend le parti du transport individuel (les automobiles) et de la production d'électricité, etc., contre les dangers d'un effet de serre présenté comme étant encore hypothétique?

Un parti à prendre

Il y a ici un pas à franchir. Le pas de celui qui prend parti contre les brosses à dent électriques, contre les montres-télévision à contrôle à distance, contre la construction de la base spatiale qui favoriserait la fabrication de la "genetic engineering", contre les tentatives de faire échec à la mort ou de créer la vie en éprouvette, ou encore de créer une intelligence... artificielle!

Pourquoi prendre ce parti? Parce que justement, il semble que notre culture a perdu le sens de son développement, le sens de ses actes, ou le contenu "sensé" de son mode de vie. N'est-il pas incroyable que nous ayons de la difficulté à saisir la différence océanesque qui existe dans l'interprétation de deux événements de culture aux termes similaires, mais qui rendent compte de visées totalement opposées? Par exemple, l'acte des Warriors qui consiste à prendre les armes pour défendre un territoire contre la construction d'un golf sur un cimetière, et l'acte des forces occidentales qui consiste à prendre les armes pour faire un cimetière dans le Golfe sous prétexte de défendre un territoire.

Prendre parti

Y a-t-il là parti pris? Certes, il y a là le parti d'un acte de culture contre un autre. Il y a là le pari que ces deux *actes de culture ne relèvent pas* de la même dynamique culturelle. Il y a là un choix sur la valeur respective de ces deux actes de culture.

Il y a là, surtout, le pari qu'une réflexion profonde sur la culture ne serait pas un acte vain, futile ou puéril, mais un acte nécessaire et sensé. Il y a là le pari qu'une telle réflexion serait susceptible de nous faire redécouvrir qu'un élément central de la culture occidentale est la perspective historique. Cette perspective donne un sens aux concepts de *passé*, de *présent* et de *futur*. Elle permet d'effectuer une rupture contre cette imposture de tradition qui a perdu son sens et qui nous fait voir le présent comme le passé d'un futur ayant déjà oublié, refoulé ou effacé l'avenir! Il y a là le pari que la "nature humaine" ne réside pas dans les capacités techniques de la production de marchandises, mais dans le souvenir de la terre, de la vie et de l'autre!

Coopération *(suite de la page 10)*

De cette façon, la hiérarchie se transmettait des générations vieilles aux nouvelles. Mon père et ma mère évoquaient la solidarité dans laquelle vivaient nos ancêtres qui s'éteint avec l'arrivée des colonisateurs, époque où la solidarité africaine se manifestait encore dans le travail collectif.

D'habitude les gens vivaient en groupes composés de petites communautés allant de cent à mille personnes. Hommes, femmes et enfants, tous se retrouvaient ensemble dans le travail communautaire qui contribuait au bien-être de la société en général. Le nouveau membre du groupe constituait un apport physique aussi bien que moral et était libre d'adhérer au groupe et avait le même droit que les autres.

Coopération : tradition africaine.

Pour un Africain ou un tiers-mondiste, l'idée de coopération internationale signifie exploitation par le pouvoir qui profite de la population. Il en est ainsi parce que les formes de coopératives qu'avaient connues certains pays du Sud étaient imposées par le gouvernement. Cependant, jamais les membres des coops se sont abaissés jusqu'aux fausses nominations. En revanche, les coops ne constituaient qu'un instrument d'exploitation de l'homme par l'homme.

La seule solution qui contribuerait à une réussite des coopératives dans certains pays du Sud serait la réhabilitation : animer leur moral et corriger les idées erronées sur l'entreprise coopérative.

Ça change

Aujourd'hui on assiste à de grands changements dans les pays du Nord. Dans les pays du Sud, les organisations telles que la Banque Mondiale et le Fond monétaire international aident les pays à se sortir de la crise. À cause des abus gouvernementaux, leurs plans ont beaucoup déçu les organisations parrainées. En réaction, ils ont commencé à investir dans des secteurs rentables tels que la production agricole et l'environnement. Ceci dans le seul but de favoriser un modèle de coopération avec les gens de la base.

Croire en la coopération

Il est un peu difficile pour un étudiant en études coopératives de parler de la coopération sans savoir ce que lui rapportera cette discipline:

De par son idéologie, l'entreprise coopérative est une entreprise révolutionnaire qui la différencie de l'entreprise capitaliste. Elle est considérée comme un obstacle au monde capitaliste. Ce qui fait que les capitalistes cherchent sans cesse à étouffer ces genres d'entreprises par beaucoup d'assauts.

Pour moi, étudiant en études coopératives, la résolution de la crise économique actuelle se trouve dans la formule coopérative, car nous savons que dans beaucoup de pays en voie de développement, comme dans les pays développés, les ressources des pays n'ont jamais été équitablement réparties.

Avec ma spécialisation en gestion, marketing, comptabilité et avec mes études sur la formule coopérative, il ne faudra pas seulement que je me contente de la fierté de mon diplôme. Trop de cadres, après avoir terminé leurs études, se contentent d'attacher leurs cravates et de voyager partout dans le monde en tant que ministres ou chargés diplomatiques de gouvernements corrompus. En revanche, il faut que je sois l'élément qui contribuera au profit de la population.

Le mouvement coopératif étant opposé à toute sorte de discrimination; raciale, sociale, politique ou culturelle, propose un dialogue et souhaite que chacun retrouve sa place dans la société. Pour moi, la coopérative, par sa philosophie de base, constitue un vrai outil de développement pour le bien-être social de toutes les populations du monde.

Ci-contre:
Une affiche du ministère de l'Éducation du Québec pour encourager les élèves à améliorer leur français!
Meuh!



POLITICORIGNAL

Opprimés contre opprimés

Crise d'octobre ou d'Okatobre?

On est en 1990 et la Crise d'Octobre est loin.

Quoi, la Crise d'Octobre? Mais c'était juste le mois passé, ça!

Pour notre génération, Oka est plus actuel, même si dans vingt ans on n'en parlera plus non plus. C'est dingue comment les deux sont parallèles: Crise d'Octobre 1970, Crise d'Oka 1990. Deux événements que plusieurs préfèrent laisser tomber aux oubliettes. Dans les deux cas, tout se passe comme si ces événements, si violents et terrorisants qu'ils aient été, n'avaient jamais eu lieu.

Natalie Melanson

Au bénéfice de ceux pour qui Octobre 1970 n'a pas été actualité, comme moi, voici un aperçu historique. Comme tous les groupes minoritaires qui se font piler sur le dos par quelque groupe de suprématie "blanche", les Québécois, comme les Mohawks, en ont eu ras-le-bol d'être les petits "Nègres blancs" des WASP dominants. Un groupe de révolutionnaires s'est formé : le FLQ, ou Front de libération du Québec. Après huit ou dix ans d'actes terroristes, de demandes et de menaces, ils sont enfin passés à des actes lourds de conséquences. Le 5 octobre 1970, le diplomate britannique James Cross est enlevé. Cinq jours plus tard, c'est au tour de Pierre Laporte, ministre du Travail, ou comme l'appelle le FLQ, "le ministre du Chômage et de l'Assimilation québécoise", qui subira les conséquences du refus du gouvernement de répondre aux demandes de ses ravisseurs. Notamment, ils réclament la libération de 20 prisonniers "politiques", leur transport vers le Cuba ou l'Algérie, 500 000 $ de rançon, et la publication du manifeste du FLQ. Ce manifeste est enfin diffusé par Radio-Canada:

"Le Front de libération du Québec veut l'indépendance totale des Québécois, réunis dans une société libre et purgée à jamais de sa clique de requins voraces, les "big-boss" patronneux et leurs valets qui ont fait du Québec leur chasse gardée du cheap labor et de l'exploitation sans scrupules (...)."

Mais l'affaire tourne de plus en plus mal. Le 16 octobre, Trudeau proclame la Loi sur les mesures de guerre, et 450 individus sont arrêtés et détenus, sans mandat. Certains sont innocents, participants peut-être d'activités qui tirent un peu trop vers la gauche, tel que les syndicats, les ralliements populaires, bref n'importe quoi qui demande quelque changement. Le 17 octobre, le cadavre de Pierre Laporte est découvert. Les arrestations continuent, on ne reçoit plus trop de nouvelles du FLQ: leurs actes ont eu leur impact, ils ont été entendus, même si on n'a pas répondu à toutes leurs demandes. Mais en gros, le coup est raté. Trudeau rapatrie la constitution canadienne et y inclut une charte de droits et libertés individuelles qui protège les droits des minorités linguistiques partout au Canada.

Il fallait que ça éclate

L'esprit indépendantiste est alors plus ou moins calmé pour un moment par cette "illusion du bilinguisme officiel". Je dis bien pour un moment, car on n'a qu'à regarder les événements de l'année qui vient de passer pour voir que la bête s'est réveillée depuis longtemps. C'est comme si Octobre 70 n'avait jamais connu sa fin. Le mouvement séparatiste du Québec est plus furieux que jamais. On ne pourra jamais la tuer, cette bête. Une séparation éventuelle n'est pas une impossibilité, je pense, dans l'avenir immédiat.

C'est comme la Crise d'Oka: il fallait que ça éclate. Les négociations entre le gouvernement canadien et les Amérindiens depuis des siècles ne servaient qu'à calmer leurs demandes sans jamais les combler. Finalement, assez, c'est assez. Je ne préconise pas la violence, mais quant à moi, les événements ont suivi un processus très naturel. Un chaudron couvert laissé au feu finit par éclater avec une violence qu'on ne peut empêcher. Éclatement au Québec en 1970, éclatement à Oka en 1990. Et comme en 1970, Oka est d'ores et déjà rangé dans le grand placard à squelettes canadien. C'est une autre honte pour le gouvernement canadien. Bataille civile provoquée par une bagatelle. Opprimés écrasés par des ex-opprimés. On préfère tout oublier.